

1^{re} Année

1^{er} et 15 Juillet 1918

N^{os} 13-14

La Voix de l'Arménie

REVUE BI-MENSUELLE

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

REDACTION ET ADMINISTRATION

30, Rue Jacob, Paris VI^{me}

... .. Téléphone : Gobelins 40.99

Le Numéro : 0 fr. 50

Abonnements : France, Un an 12 fr. — Etranger, Un an 15 fr.

Comité de Patronage de "LA VOIX DE L'ARMÉNIE"

M. ALBERT THOMAS, ancien Ministre, Député.
Mme C. ANDRÉ.
M. le Général BAILLOU, Inspecteur général des Troupes Françaises en Egypte et en Palestine.
Mgr BAUDRILLART, Recteur de l'Institut Catholique de Propagande Française à l'Étranger.
MM. Pierre BERNUS, Publiciste, Correspondant du Journal de Genève.
BONET-MAURY, Professeur honoraire de l'Université de Paris.
Pierre de BOUCHAUD, homme de lettres.
Emile BOUTROUX, de l'Académie Française.
Paul BOYER, Directeur de l'École des Langues Orientales vivantes.
Georges CLEMENCEAU, Président du Conseil des Ministres, Sénateur.
DENYS COCHIN, de l'Académie Française, ancien Ministre, Député.
Baron Ludovic de CONTENSON.
Henri COULON, Avocat à la Cour d'Appel.
Charles DIEHL, de l'Institut, Professeur à l'Université de Paris.
Paul DOUMER, ancien Président de la Chambre des Députés, Sénateur.
Emile DOUMERGUE, Doyen de la Faculté libre de Théologie protestante à Montauban.
Eugène d'EICHTHAL, de l'Institut, Directeur de l'École des Sciences Politiques.
Etienne FLANDIN, Sénateur.
Anatole FRANCE, de l'Académie Française.
FRANKLIN-BOUILLON, ancien Ministre, Président de la Commission des Affaires Extérieures.

Mme Georges GAULIS, Publiciste.
Dr. H. Adams GIBBONS, Docteur en Philosophie, auteur de « La Fondation de l'Empire Ottoman ».
Mgr GRAFFIN, Directeur de la Société Anti-Esclavagiste.
MM. GUERNIER, Député, ancien Haut Commissaire de la République Française en Grande-Bretagne.
A.-F. HEROLD, Vice-Président de la Ligue des Droits de l'Homme.
Gustave HERVE, Rédacteur en Chef de « La Victoire ».
C. JONNART, ancien Ministre, Sénateur, Président de la Compagnie du Canal de Suez.
Mgr LE ROY, Evêque d'Alinda.
MM. Raphaël-Georges LÉVY, de l'Institut.
Georges LEYGUES, Ministre de la Marine, Député.
F. MACLER, Professeur à l'École Nationale des Langues Orientales vivantes.
A. MEILLET, Professeur au Collège de France.
J. de MORGAN, ancien Délégué Général en Perse du Ministère de l'Instruction Publique.
René PINON, Publiciste, Professeur à l'École des Sciences politiques.
REBELLIAU, de l'Institut, Conservateur de la Bibliothèque de l'Institut.
Salomon REINACH, de l'Institut.
Marc REVILLE, Député.
G. SCHLUMBERGER, de l'Institut.
SENART, de l'Institut.
Mgr TOUCHET, Evêque d'Orléans.
M. Maurice VERNES, Président de la Section Religieuse de l'École des Hautes Études.

SOMMAIRE :

Hommage à l'Amérique et à la France.
D'où peut naître une Arménie indépendante ? par M. René PINON.

Le sort de l'Arménie. — La seule solution possible, par M. Henri COULON.

MÉMOIRES ET DOCUMENTS. — Extraits du dernier discours du Président Wilson. — Une déclaration de M. Balfour. — L'Arménie et la Turquie. (Suite et fin du discours de M. E. C. Little au Congrès des États-Unis).

Pages littéraires. — Aux Arméniens, par M. Pierre de BOUCHAUD.

RÉUNIONS ET CONFÉRENCES. — M. Chekri GANNI à Bordeaux. — Conférence de M. Paul DESPEUILLES, à Toulouse. — Conférence à Rochefort.

REVUES ET JOURNAUX. — Extraits d'articles divers dédiés à l'Arménie.

FAITS ET INFORMATIONS. — Adresses et Manifestations de solidarité. — Les événements du Caucase. — La résistance arménienne. — Les Allemands au Caucase. — Les trois Républiques indépendantes du Caucase. — Les négociations avec la Turquie. — Relations arméno-turques. — En Perse. — En Turquie.

La Voix de l'Arménie

REVUE BI-MENSUELLE

Hommage à l'Amérique et à la France

Des cérémonies grandioses ont été célébrées, le 4 juillet, pour associer le peuple français à la commémoration de l'« Independence Day » des Etats-Unis, et, le 14 juillet, à l'occasion de la fête nationale française, qui a pris cette année le caractère d'une solennelle manifestation de la volonté inébranlable de vaincre et de la solidarité indissoluble dont sont animées toutes les nations alliées.

Les peuples martyrs, — ceux qui gémissent sous le joug austro-allemand — les Polonais, les Tchèques, les Alsaciens, les Lorrains ; ceux qui depuis cette guerre ont pâti des atrocités de l'occupation — les Belges, les Serbes, les Roumains ; ceux que les Sultans rouges ont décimés ou voués à l'extermination — les Arméniens, les Grecs, les Syriens, les Arabes, les Juifs ; ceux qui ont trouvé sur la terre de France un refuge au milieu de la tempête, — ont,

d'un élan spontané et avec une égale ardeur, saisi l'occasion d'apporter aux Etats-Unis, champions de la Démocratie, et à la France, mère et nourrice de la Liberté, l'hommage de leur admiration et de leur fidélité ; pour dire aux représentants des deux grandes Républiques l'espoir que leurs promesses ont fait luire dans leurs cœurs, la foi qu'ils ont mise dans leurs armées et la gratitude dont les pénètre l'effort accompli par leurs gouvernements pour sauver le monde de la tyrannie et instaurer partout et pour toutes les nations, le règne de la justice, de la liberté et de la civilisation.

L'Arménie s'est associée d'autant plus chaleureusement à ces manifestations qu'elle se sent redevable d'une éternelle reconnaissance envers les deux grandes Républiques de ce qu'elles ont accompli dans le passé pour son relèvement intellectuel, de ce qu'elles ont fait, depuis la guerre, pour le soulagement de ses souffrances, et surtout de la tâche qu'elles se sont assignée, avec le concours de leurs nobles alliés, d'assurer définitivement au peuple arménien son émancipation politique et sa résurrection nationale.

LA VOIX DE L'ARMÉNIE.

D'où peut naître une Arménie indépendante ?

La grande Russie s'effrite et s'émiette ; une série de petites nations commence à se former des débris de l'immense empire. Abandonnées à elles-mêmes, les nationalités cherchent à se constituer ; elles achèvent de prendre conscience d'elles-mêmes ; elles se posent en s'opposant. L'Allemagne favorise cette politique. Ce qu'il lui faut, à l'Est de ses frontières et sur le chemin de ses grandes ambitions orientales, c'est une poussière de petites nations, de petits états, nominalement indépendants, pratiquement à la merci de la politique allemande et des agents allemands. La situation et l'avenir des pays du Caucase préoccupent tout particulièrement le gouvernement de Berlin. En ces derniers temps, il a trouvé que les Turcs allaient un peu vite en besogne et avaient l'appétit trop développé ; ne voulaient-ils pas occuper Tiflis, étendre leur protection sur l'Etat Tartare de Bakou, sur l'Azerbaïdjan, sur la Crimée ? Certes ce n'est pas pour respecter la signature mise par elle au bas de ce chiffon de papier qu'est le traité de Brest-Litovsk, que l'Allemagne a envoyé à Tiflis le général Kreise ; mais elle a pensé qu'il était temps de mettre le holà aux ambitions compromettantes d'Enver et de Talaat. Entre l'Allemagne et ses alliés d'Orient, Bulgarie et Turquie, les rapports, depuis quelque temps, paraissent assez tendus. La presse allemande a donné aux Turcs quelques avertissements sévères. La Turquie s'émancipe et prétend faire pour son propre compte une politique d'expansion panislamique et pantouranienne ; elle réclame à la Bulgarie les territoires de la rive droite de la Maritza cédés en 1915 ; la Bulgarie

ne se laisse pas faire, se plaint et Berlin voit avec colère le roi Ferdinand former, sous la pression de l'opinion publique, un cabinet Malinof dont l'un des caractères est d'être très hostile aux Turcs.

Est-ce à tous ces incidents, à tous ces dissentiments qu'il faut attribuer la nouvelle de source autrichienne qui nous apprend qu'une République arménienne est née dans l'ancienne Transcaucasie russe, qu'elle comprend des portions des gouvernements d'Erivan, d'Elisabethpol et de Tiflis, avec Erivan comme capitale, qu'enfin l'Allemagne et la Turquie se seraient déclarées prêtes à reconnaître son indépendance, de même que celle de la République tartare composée du gouvernement de Bakou et d'une partie de celui d'Elisabethpol. Si réellement la Turquie reconnaît l'indépendance d'une Arménie, si exigüe soit-elle, ce ne peut être que sous la pression de l'Allemagne. Peut-être aussi faut-il rapprocher cette information d'une autre d'après laquelle les Arméniens auraient, au commencement de juin, battu à plate couture un corps turc.

C'est à la lumière de ces quelques indications, d'ailleurs imprécises, qu'il faut lire la partie du discours de M. de Kühlmann relative aux affaires caucasiennes. Il vaut la peine d'en rappeler le texte :

« La disparition du gouvernement des tsars a fait naître dans la région du Caucase, toute une série de problèmes. La Géorgie, qui était, au point de vue national, l'Etat de beaucoup le mieux constitué, s'est efforcée dès le début, après la disparition de la suprématie russe, d'établir sur de nouvelles bases sa vie constitutionnelle et de la développer d'une façon indépendante.

« A la Géorgie, se sont unies quelques nouvelles formations relativement moins consolidées. Pendant que l'Arménie essayait de s'ériger en Etat constitutionnel indépendant, les Tartares, qui forment l'élément principal de la population dans les régions orientales du Caucase jusqu'à Bakou, se constituèrent aussi en un Etat tartare. Ces trois Etats, à leur tour, essayent de s'unir sous la forme d'une

République transcaucasienne pour avoir ainsi une situation constitutionnelle plus ferme et augmenter leurs forces de résistance à l'extérieur.

« La Turquie, à laquelle avaient été promis, par le traité de Brest-Litovsk, les districts qu'elle avait dû céder en 1877 à la Russie, se vit forcée, tout dernièrement, par le développement de la situation stratégique dans la Mésopotamie supérieure, d'utiliser la ligne Batoum-Tabriz-Djoulfa pour former une ligne d'étapes vers la vallée du Tigre, par l'Azerbaïdjan septentrional.

« Dans la marche en avant hors des territoires qui avaient été reconnus à la Turquie par le traité de Brest-Litovsk, l'armée turque a avancé assez loin, pour des raisons de sécurité, l'aile gauche de ses troupes en mouvement dans des territoires qui certainement ne pouvaient, d'après le traité de Brest-Litovsk, entrer en cause pour une occupation durable ni une annexion par la Turquie. Les deux états-majors ont discuté longuement cette question. On nous a informés que l'avance turque vers le Caucase est suspendue.

« Les conditions du règlement futur des affaires du Caucase seront établies dans la conférence de Constantinople.

« L'Etat de Géorgie, avec lequel nous sommes entrés en relations amicales et que nous avons reconnu *de facto* par des échanges de notes diplomatiques, nous a envoyé, à Berlin, son ministre des affaires étrangères, avec lequel nous avons échangé des vues amicales. De notre côté, afin d'avoir des renseignements satisfaisants sur la situation de la Géorgie même et sur la situation très troublée du Caucase, nous avons envoyé le général von Kreise en mission diplomatique à Tiflis. Nous souhaitons à l'Etat de Géorgie, à son brave peuple, à ce riche pays, un avenir prospère. Nous ferons volontiers ce qui dépendra de nous pour développer d'amicales relations entre la Géorgie et l'Allemagne. »

En lisant un peu entre les lignes cette prose nuageuse, on peut en conclure que l'Allemagne cherche à organiser dans le Caucase des Républiques dont elle serait la tutrice directe et qui seraient capables de faire contrepoids à l'influence turque. La plus fortement constituée de ces nouvelles formations est la Géorgie ; c'est

la plus docile aux influences allemandes ; elle cherche un appui à Berlin contre Constantinople. Pour l'Arménie, il n'est question que « d'essai d'organisation d'Etat constitutionnel. » Les graves difficultés turco-allemandes sont nettement avouées : les états-majors ont « discuté longuement », est-il dit, et l'avance turque dans le Caucase a été suspendue. L'Allemagne vient de donner, si l'on nous passe l'expression, un coup sur le nez à la Turquie pour la faire rentrer dans le rang. M. de Kühlmann nous parle d'une conférence qui doit se réunir à Constantinople où, d'après nos informations, seraient arrivés des délégués arméniens dont les noms nous sont garants qu'il s'agit d'une tentative sérieuse.

Ainsi l'Allemagne paraît vouloir s'essayer dans le rôle de protectrice des petits états caucasiens. La naissance d'un petit état arménien indépendant serait peut-être une conséquence de cette attitude nouvelle. Une Arménie indépendante ! Les cœurs arméniens vont tressaillir ! Qu'ils prennent garde ! Ce bloc enfariné ne nous dit rien qui vaille !

D'abord, il ne s'agit que de quelques portions de l'ancienne Arménie russe ; quant à l'Arménie turque, celle qui a été saignée à blanc par les Turcs sous les yeux des fonctionnaires et des officiers allemands, il n'en est pas question, elle reste aux mains de ses bourreaux. C'est ainsi que l'on comprend en Allemagne la liberté des peuples. Amputez un homme d'un bras et d'une jambe, passez lui autour des reins une chaîne de fer et dites lui de courir et de travailler ! C'est ainsi que l'Allemagne donne satisfaction aux nations avides d'indépendance : ainsi fait-elle avec la Pologne, avec la Roumanie ; ainsi ferait-elle avec la faible Arménie. Tout est calculé uniquement d'après l'intérêt allemand ; l'indépendance des peuples n'est pour les hommes d'Etat et l'Etat-Major allemands

qu'un argument de polémique et un expédient de politique. On crée un état ou on le supprime selon les intérêts de de l'Allemagne ; aucun souci de la justice, aucune préoccupation de la volonté des peuples n'entre en ligne de compte ; les peuples ou fragments de peuples ne sont que des pions sur l'échiquier ; on les manie, ou les découpe, on les supprime selon les besoins du moment. S'il est vrai qu'un embryon d'Arménie est né hier d'un dissentiment turco-allemand, il peut mourir demain d'un rapprochement ou d'un marchandage entre les deux complices.

A cette politique égoïste, brutale, sans scrupules ni frein, s'oppose, trait pour trait, la politique généreuse, idéaliste, passionnée de justice, profondément désintéressée, respectueuse de la volonté des peuples, que pratiquent les Etats-Unis d'Amérique et leur éminent Président. S'il est permis à l'Arménie d'espérer, dans l'avenir, un sort meilleur, c'est de la force des alliés et de leur désintéressement sanctionné par la libre Amérique qu'elle peut l'espérer. Tous ces beaux et fiers soldats Américains ne traversent pas les mers et ne viennent pas prendre leur part de la plus effroyable des guerres pour imposer aux nations un joug abhorré, mais bien pour les délivrer, leur assurer l'indépendance et les moyens de vivre et de se développer. La Belgique, l'Alsace-Lorraine, la Pologne, les nationalités de l'empire d'Autriche, l'Arménie, la Syrie, tous les peuples esclaves ou les fragments de peuples, ne peuvent attendre un sort meilleur que du triomphe des armes et de la politique de l'Europe occidentale et des Américains.

L'Arménie, tout particulièrement, est en droit de compter sur les Etats-Unis d'Amérique. Les massacres de 1915 ont eu, par delà l'Atlantique, un immense retentissement et, bien avant d'entrer en guerre, les Américains du nord se sont activement préoccupés du sort des Arméniens. Le

président Wilson a prescrit à son ambassadeur à Constantinople, M. Morgenthau, des démarches diplomatiques qui sont d'ailleurs restées sans effet. Le représentant des Etats-Unis a même essayé, sans plus de succès, d'émouvoir son collègue allemand en faveur des Arméniens.

De la générosité américaine, émue par les horreurs d'Arménie, ont coulé, comme d'un puits intarissable, les ressources nécessaires pour venir en aide aux réfugiés et essayer de nourrir les malheureux chassés de leurs foyers; si quelques-uns ont pu échapper au massacre et à la faim, c'est grâce aux dollars américains et, plus encore qu'à l'argent, au dévouement sans bornes des citoyens américains qui se trouvaient en Turquie. La colonie arménienne des Etats-Unis, qui compte plus de cent mille personnes et qui est très prospère, a beaucoup contribué, par sa propagande, à ce grand mouvement de générosité collective auquel tous les partis se sont associés.

Le Président Wilson, dans le langage mesuré que lui impose sa haute magistrature, a exprimé avec force son indignation en face des massacres et sa volonté de secourir les Arméniens. A une députation arménienne qui, vers la fin de 1916, se présentait à lui pour lui remettre la bulle par laquelle Sa Sainteté le Catholikos lui exprimait sa profonde reconnaissance pour les bienfaits prodigués aux Arméniens par les Etats-Unis, le Président Wilson répondit :

« Nous avons tâché de faire ce qui était possible pour sauver votre peuple des ravages de la guerre. Mon grand regret est que nous n'ayons pu accomplir que si peu. Bien des peuples ont souffert en conséquence de ce terrible conflit, mais le sort d'aucun d'eux n'a touché autant le cœur de l'Amérique que les souffrances des Arméniens. »

A mesure que s'approche et que se développe l'intervention américaine, les affirmations du Président sur le

droit des peuples et les moyens de le sauvegarder, se font de plus en plus précises. L'Arménie n'est pas toujours nommée, mais la parole du Président pose les principes, affirme le droit; les conséquences particulières suivront logiquement et nécessairement le triomphe de la thèse générale. Bien avant d'entrer dans la guerre, dès le 28 mai 1916, M. Wilson affirme que chaque peuple devrait être libre de choisir sa forme constitutionnelle, et que les petits états devraient avoir droit, comme les grandes puissances, au respect de leur souveraineté et de leur intégrité. Lorsqu'il parle (janvier 1916) d'une « paix sans victoire », le Président entend par là qu'une paix sans victoire serait souhaitable si les violations du droit commises par les Allemands et leurs alliés étaient réparées et si leur retour était rendu impossible; mais il s'aperçoit bien vite que ces réparations et ces garanties, en présence de l'obstination aveugle de l'Allemagne, il ne peut les attendre que de la victoire, et il envoie en Europe ses magnifiques légions. Dans son message du 22 janvier 1917, il cite l'exemple de la Pologne : « Les hommes d'Etat de tous les pays sont d'avis qu'il devrait y avoir une Pologne indépendante et autonome et par cela même qu'une sauvegarde inviolable de l'existence, du culte et du développement social et industriel devrait être garantie à tous les peuples qui ont vécu jusqu'ici sous la domination de gouvernements attachés à une foi et à des buts politiques en opposition avec les leurs propres. »

Au Pape Benoît XV qui, le premier depuis les grands pontifes du moyen-âge, a parlé du droit des peuples, le Président Wilson répond avec plus de force encore : « Le peuple américain estime que la paix doit s'appuyer sur les droits des peuples et non les droits des gouvernements, sur les droits des peuples grands et petits, faibles et puis-

sants, jouissant également de la liberté, de la sécurité et du droit de se gouverner eux-mêmes. »

Enfin, dans son message du 11 janvier 1918, où il énumère les buts de guerre des Etats-Unis, le Président déclare :

« 12° Une souveraineté sera garantie aux parties turques de l'Empire ottoman actuel, mais les autres nationalités qui se trouvent actuellement sous la domination turque devront être assurées d'une sécurité indubitable d'existence et d'une occasion exempte d'obstacles de se développer d'une façon autonome. »

Dans ces principes, proclamés par tous les alliés, garantis et sanctionnés par les Etats-Unis, les Arméniens doivent trouver la charte de leur future indépendance. La naissance, plus ou moins certaine, d'un embryon d'Etat arménien plus ou moins indépendant, ne saurait être qu'un incident de la lutte. Il n'y aura une Arménie libre et capable d'un développement national autonome, que par la victoire des alliés et le triomphe de leurs principes. La parole du peuple américain a plus de poids et mérite plus de confiance que les combinaisons tortueuses de l'Etat-major allemand. L'existence d'une grande Turquie est, malgré quelques dissentiments passagers, la base et la condition même de la suprématie allemande dans l'Asie antérieure. C'est sous l'égide de la grande République des Etats-Unis et de son Président que se place l'Arménie faible et persécutée.

René PINON.

P. S. — Cet article était sous presse quand le Président Wilson a prononcé son magnifique discours du 4 juillet au tombeau de Washington où il affirme avec tant de force et d'autorité les principes directeurs de sa politique et de celle des alliés.

LE SORT DE L'ARMÉNIE

La seule solution possible

Malgré les malheurs dont la nation arménienne est accablée, sa foi en l'avenir ne sombre pas. Si de nouvelles victimes ont été sacrifiées, elle sait que, grâce au formidable appui de l'Amérique, les Alliés amèneront l'Allemagne à implorer la paix. Ce jour-là, l'Arménie espère toucher enfin au terme de ses souffrances et jouir de la situation stable qu'elle recherche en vain depuis près de cinq siècles. Mais comment l'obtenir « cette situation stable » ? Sous quel régime politique doit-elle se placer pour pouvoir développer sa force intelligente dans la patrie libre ? Tout le problème de la question arménienne réside dans cette formule, et c'est ce meilleur régime politique que nous allons rechercher.

.....

Cinq solutions ont été proposées. Celles-ci donnent plus ou moins satisfaction au peuple arménien, mais prétendent toutes trancher les difficultés qui se présentent. Nous allons les exposer surtout à titre documentaire. Les trois premières, en effet, sont celles adoptées par nos ennemis et ne sont pas discutables. Elles ont de l'intérêt cependant, car elles font ressortir les tendances inconciliables des Allemands et des Turcs. Des deux dernières, une seule est devenue possible depuis la Révolution russe.

1^o Solution turque (partis réactionnaires)

L'Arménie est un centre de désorganisation. Toute liberté accordée aux Arméniens est une arme donnée contre l'Empire ottoman. Il est donc nécessaire de traiter la population arménienne en population soumise par les armes. La « turcification » doit être obtenue par tous les moyens. Alors elle deviendra ottomane de langue, de religion, de cœur et un statut favorable lui sera octroyé. On sait que ce système appliqué a abouti à des massacres effroyables sans atteindre le patrimoine moral des Arméniens.

2° La solution jeune turque

La solution jeune-turque ne diffère de celle préconisée par les Vieux-Turcs, si ce n'est par la rudesse des moyens d'exécution. A la formule vieux-turc de *turcification* ou *oppression* ils ont substitué celle de *turcification* ou *suppression*. Il paraît cependant que leur plan d'extermination n'a pas donné tous les résultats qu'ils avaient escomptés. Aussi font-ils maintenant preuve d'une disposition plus conciliante :

Les Arméniens garderont leur religion, leur langue, leurs coutumes, mais seulement à la condition qu'ils se lient par un pacte d'alliance au Gouvernement de Constantinople. Turcs et Arméniens vivront ainsi en bonne intelligence. Si le pacte n'est pas accepté, on continuera à traiter ces derniers en ennemis publics. Les Arméniens refusent courageusement toute compromission, car ils ne savent que trop quelle foi on peut ajouter aux promesses et aux engagements des Turcs.

3° La solution allemande

Il en est de même de la solution allemande. Après avoir laissé les mains libres aux Turcs dans l'exécution de leur plan d'extermination, les dirigeants allemands commencent maintenant à chanter une autre chanson :

Le peuple Arménien s'adapte facilement à la vie européenne, il est le seul élément intelligent et actif dans l'Empire turc. Il faut donc que la Turquie lui donne un régime sous lequel il « donnera le meilleur rendement ». Dans ce but, on lui laissera sa religion, sa langue, et une certaine autonomie, contrôlée par des fonctionnaires allemands dont l'intelligente clairvoyance sera appréciée des indigènes. Soyons plus précis : l'Arménie deviendra un protectorat allemand.

4° La solution russe

Avant la Révolution, il était constant de parler d'une Arménie future formant une province russe autonome, jouissant de grandes libertés. L'exemple de la Pologne permettait d'être méfiant. Depuis la chute du Tsar, Tchernoff, Kerensky, Trotsky ont parlé d'un Etat arménien indépendant, livré tout entier à lui-même en pleine guerre. Sans aucune garantie réelle et effective, cet Etat indépendant ne saurait résister aux troubles intérieurs, aux offensives turques. Il existe peut-être actuellement

sous le nom de « République arménienne du Caucase ». Encore les nouvelles sont-elles contradictoires et confuses. Ne parlait-on pas, il y a quelques jours, d'une « proclamation d'indépendance » ? Tout cela n'est pas viable.

5° La seule solution possible

Enfin la cinquième solution, la seule désormais possible, l'Arménie constituant un Etat autonome dans une première période (celle d'organisation), puis un Etat indépendant dans une seconde période. L'aide apportée dans la phase initiale serait dévolue à la Nation de l'Entente la moins intéressée dans la question d'Orient : les États-Unis par exemple.

Le nouvel État comprendrait les six vilayets de Van, Erzeroum, Bitlis, Diarbekir, Kharpout, Sivas et la Cilicie. Un réseau de chemins de fer approprié rendrait bientôt à ces régions la prospérité de jadis. Turcs, Tartares, nomades, dans un pays organisé, accepteraient le nouveau régime ou s'en iraient. Les facultés des Arméniens, revenus de tous les points du monde, se développeraient enfin en leur épanouissement et la civilisation occidentale triompherait dans ce Proche-Orient emmuré par les Turcs depuis 1453 par des coutumes désuètes.

D'ailleurs, ce n'est pas un essai que l'on ferait là. M. J. de Morgan, dans son livre « Essai sur les Nationalités », a indiqué la nature du geste que doivent faire les nations alliées à la paix en parlant de la reconstitution de l'État Arménien. L'Arménie ne serait pas un nouveau-né. L'Arménie a un passé, une histoire. C'est un vieux peuple dont les capacités politiques, gouvernementales ont été démontrées. Si un contradicteur sceptique insistait longuement sur l'inexpérience préjugée d'une nation hier encore soumise, je lui citerais l'exemple des nouveaux États balkaniques qui du jour au lendemain furent capables de constituer une patrie malgré les éléments étrangers qui pouvaient faire présumer la brisure.

Reste donc maintenant à appliquer *cette seule solution possible*.

On trouvera peut-être qu'il est bien tôt de parler de semblables projets, qu'il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant

de l'avoir tué, que la Russie est en pleine désorganisation, que des surprises nous sont réservées, que les Alliés sont impuissants en Orient pour le moment, etc., etc.

Tous ces raisonnements seraient négligeables s'ils n'étaient dangereux. Les écouter serait se montrer imprévoyant. La question arménienne devra venir au Congrès de la Paix. Elle fera l'objet de longues discussions. Il ne faut pas que devant le tapis vert le diplomate allemand trouve les représentants de l'Entente hésitants, imprécis, divisés sur des points de détail. Et c'est pour cela qu'avec l'expérience que nous croyons avoir acquise pendant quatre années de guerre, nous demandons en faveur de l'Arménie ce que nous demandons pour tous, l'Unité parmi les Alliés. Nous pourrions même ajouter l'Unité des buts de guerre.

Je ne veux pas dire par là que les grands principes dont l'Entente s'honore soient en péril. Dieu me garde d'une telle pensée! Je pense à ces milliers de points de détail qui sont dans l'ombre et dont on s'est encore à peine soucié tandis que nos ennemis ont déjà leur siège fait.

Les Arméniens ont donc raison de désirer que leur situation à venir soit posée définitivement par le consentement unanime de l'Entente. Jusqu'ici nous avons entendu quant à l'Arménie quelques mots de MM. Wilson, Balfour, Lloyd George, Pichon. Ce n'est pas suffisant. Ce sont des paroles de certitude que nous voulons et non d'espérance.

Nous comprenons que les gouvernements alliés se gardent d'insuffler des espoirs exagérés, mais pour les Arméniens la situation est différente.

Une seule solution est possible : la liberté complète avec la victoire des Alliés ou l'anéantissement avec leur défaite. Cette dernière alternative est impossible, alors que plus que jamais la certitude de la Victoire de l'Entente grâce au concours de l'Amérique fait apparaître aux Arméniens la fin de leurs épouvantables épreuves.

HENRI COULON.

MÉMOIRES ET DOCUMENTS

Extraits du discours du Président Wilson

prononcé le 4 juillet 1918

A l'occasion de la fête de l'Indépendance des Etats-Unis, le président Wilson a prononcé à Mount-Vernon, devant la tombe de Washington, un important discours dans lequel il a défini une fois de plus le rôle de la démocratie américaine et les buts pour lesquels combattent les peuples alliés. M. Wilson n'entre point dans les détails des questions si variées qui attendent leur solution de la victoire des Alliés. Il se borne à établir d'une façon générale les grands principes d'équité et de droit qui serviront de base au règlement de toutes les questions.

Voici les passages saillants de ce discours qu'on a dénommé à juste titre : Le sermon sur la montagne :

Notre conception de la grande lutte dans laquelle nous sommes engagés, la voici :

D'un côté, se trouvent les peuples du monde, non seulement les peuples réellement engagés, mais beaucoup d'autres encore qui souffrent de la domination, mais ne peuvent agir, des peuples de nombreuses races répartis dans toutes les parties du monde, et parmi eux aussi les peuples de la Russie abattue, bien qu'ils soient pour le moment désorganisés et privés de toute ressource. En face et contre ces peuples qui disposent de nombreuses armées, se tient, isolé et sans amis, un groupe de gouvernements qui ne proclament pas un but commun, mais seulement des ambitions égoïstes profitables pour eux seuls, et pour qui leurs peuples ne sont que matière à propager l'incendie ; de gouvernements qui restent éloignés de leurs peuples et qui cependant demeurent actuellement leurs souverains maîtres, prenant pour eux-mêmes tout ce qui leur plaît et disposant suivant leur bon plaisir de la vie et de la fortune de leurs sujets comme de la vie de la fortune de tout peuple qui tombe en leur

pouvoir; de gouvernements qui se drapent dans les oripeaux étranges et l'autorité primitive d'un âge également étranger et hostile au nôtre.

Ainsi, le passé et le présent sont engagés dans un corps-à-corps mortel et les peuples du monde sont voués à la destruction. Entre les deux parties, à cette lutte, il ne peut y avoir qu'une issue. Le règlement doit être définitif. Il ne peut comporter aucun compromis. Aucune solution indécise ne serait supportable, ni concevable.

Voici quels sont les buts pour lesquels les peuples associés du monde combattent et qui doivent être acceptés de leurs ennemis avant que la paix puisse à nouveau régner :

1^o La destruction de tout pouvoir arbitraire, en quelque lieu que ce soit, qui puisse, isolément, secrètement et de par sa seule volonté, troubler la paix du monde; si ce pouvoir ne peut être détruit actuellement, le réduire au moins à une virtuelle impuissance;

2^o Le règlement de toute question concernant soit les territoires, soit la souveraineté nationale, soit les accords économiques ou les relations politiques, sur la base de la libre acceptation de ce règlement par le peuple immédiatement intéressé et non sur la base de l'intérêt matériel ou de l'avantage de toute autre nation ou de tout autre peuple qui pourrait désirer un règlement différent en vue de sa propre influence extérieure ou de son hégémonie;

3^o Le consentement de toutes les nations à se laisser guider dans leur conduite, à l'égard les unes des autres, par les mêmes principes d'honneur et de respect pour la loi commune de la société civilisée, qui régissent les citoyens pris individuellement de tous les Etats modernes dans leurs rapports réciproques, de telle sorte que toutes les promesses et toutes les conventions soient religieusement observées, qu'aucun complot ni aucune conspiration particulière ne soit tramé, qu'aucun préjudice ne soit impunément causé dans un but égoïste, et qu'une confiance mutuelle, établie sur le noble fondement d'un respect mutuel du droit, soit instaurée;

4° L'établissement d'une organisation de la paix qui donnera la certitude que le pouvoir combiné des nations libres empêchera tout empiètement sur le droit et qui contribuera à assurer davantage le respect de la paix et de la justice par l'établissement d'un véritable tribunal de l'opinion dont les décisions devront être acceptées par toutes les nations et qui sanctionnera toute modification internationale sur laquelle les peuples directement intéressés ne pourraient se mettre d'accord amicalement.

Ces grands buts peuvent être résumés en une seule phrase. Ce que nous poursuivons, c'est le règne de la loi basé sur le consentement des gouvernés et soutenu par l'opinion organisée de l'humanité. Ces grands buts ne peuvent être atteints par des discussions et des tentatives de conciliation et d'accommodement sur ce que les hommes d'Etat peuvent désirer, en vue de la réalisation de leurs projets d'équilibre de pouvoir et d'opportunité nationale. Ils ne peuvent être atteints que par la détermination de ce que les peuples conscients du monde désirent, dans leurs aspirations ardentes vers la justice, vers la liberté et l'opportunité sociales.

L'avenir de l'Arménie

Une déclaration de M. Balfour

Après la déclaration du 3 juin dernier du Conseil Interallié de Versailles, englobant officiellement dans les buts de guerre de l'Entente les revendications nationales des Polonais, des Tchèques et des Yougo-Slaves, les amis de l'Arménie, encore qu'ils étaient avertis par une déclaration antérieure du même Conseil que « toutes les libérations s'enchaînent », n'en souhaitaient pas moins qu'un engagement analogue fût pris à la première occasion par les hommes d'Etat alliés envers les nationalités opprimées de l'Empire ottoman, notamment envers l'Arménie, la plus malheureuse de toutes les patries et non des moins dignes d'être enfin libérée.

Ce désir unanime des amis de l'Arménie trouve maintenant

sa satisfaction dans la déclaration suivante que vient de faire M. Balfour, ministre des affaires étrangères du gouvernement de S. M. Britannique, à la séance du 11 juillet de la Chambre des Communes. Cette déclaration de l'éminent ministre constitue le plus grand hommage qui ait jamais été rendu par un gouvernement allié à la vaillance de la nation arménienne dans la lutte désespérée qu'elle soutient pour la liberté et pour la défense de son honneur. Les Arméniens n'oublieront pas ces nobles paroles qui sont en même temps une promesse formelle, qu'au jour du règlement final, leurs sacrifices seront récompensés dans le sens de la réalisation intégrale de leurs revendications nationales.

En réponse à une question de M. *Ramsay* MAC DONALD (député de Leicester, travailliste), M. BALFOUR a fait aujourd'hui jeudi 11 juillet, à la Chambre des Communes, les déclarations suivantes :

Le Gouvernement de Sa Majesté britannique suit avec la sympathie et l'admiration les plus profondes la vaillante résistance des Arméniens dans la défense de leurs libertés et de leur honneur. Il fait tout son possible pour leur venir en aide.

En ce qui concerne l'avenir de l'Arménie, je rappellerai simplement les déclarations publiques faites par les principaux hommes d'Etat des Puissances alliées. Cet avenir sera décidé suivant le principe indiqué par l'honorable membre : droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

L'Arménie et la Turquie

(Suite et fin du discours de M. Edward C. Little au Congrès des États-Unis.) (1)

Répondant à une question d'un député si les persécutions subies par les Arméniens avaient pour seule cause la religion, l'orateur dit :

Les Turcs disent que non, et nombre de critiques de bonne foi sont du même avis. Il n'en est pas moins vrai que la cause première des persécutions est la religion. D'après le Coran (*suivant l'interprétation turque*) tout chrétien est un *outlaw* (hors la loi) et peut être tué à toute rencontre. Les chrétiens sont ainsi exposés à des attaques. Un Kurde peut enlever la femme d'un Arménien ou tuer un Arménien et s'en aller impuni. Un Arménien devient-il possesseur d'une petite propriété, le brigand kurde ou le percepteur turc la saisit. S'ils étaient musulmans, cela n'arriverait pas. Souvent la chance est offerte, aux hommes, de garder leurs terres et leur vie, et aux femmes, leur vertu, à la condition qu'ils abandonnent leur religion, mais ils s'y refusent. Les Kurdes savent qu'ils peuvent traiter les chrétiens comme bon leur semble.

En Russie, les Arméniens sont généralement bien traités. Il y a une vingtaine d'années un Catholicos (chef suprême de l'église arménienne) leur a été imposé par force au nom du Tsar, et, pendant quelque temps, ils n'ont pas été bien traités. Mais pendant un quart de siècle, ils ont développé leurs affaires et ont prospéré en Russie. Le Catholicos est hautement respecté par les Russes. Quand nous fîmes escale à Trieste, les Autrichiens arborèrent les drapeaux américain et russe : l'américain, parce qu'un représentant de notre nation se trouvait à bord, et le russe, parce que Khrimian tenait en Russie un rang aussi élevé que celui d'un prince. De tous les grands hommes que j'aie jamais connus aucun ne m'a impressionné et touché autant que celui-ci, peut-être en raison de la situation particulière de sa race. C'était un grand et admirable personnage, le dernier des prophètes et des pontifes d'Orient, et aussi digne que n'importe quel membre de la même lignée. C'est en partie à cause de son souvenir que je me suis décidé à vous adresser la parole aujourd'hui.

(1) Voy. N° 11, p. 372-379 et N° 12, p. 414-420.

Depuis la guerre, les Russes ont construit un chemin de fer de Kars à Erzeroum. Depuis 1915, ils sont en possession de la ville de Van où les Arméniens ont tenu tête pendant un mois à 20.000 Turcs. Des 160.000 hommes que les Arméniens ont fournis à l'armée russe 10.000 ont péri. Actuellement ils ont sur le pied de guerre en Arménie 35.000 hommes; 50.000 autres sont en train de se mobiliser à Tiflis. Les 3.000.000 d'Arméniens qui habitent ces contrées (1) pourront facilement porter cette force à 150.000 pour combattre les Turcs et défendre leur front. D'autre part, les Géorgiens, qui comptent 1.500.000 âmes, et qui sont exposés au même péril qui menace les Arméniens depuis l'effondrement russe, se sont mis à s'organiser et vont prochainement mettre sur pied 50.000 hommes. Ainsi on aura une armée de 200.000 hommes sur le front russe. Grâce au chemin de fer de Tiflis à Erzeroum, ils sont mieux placés pour entretenir leur armée en Arménie que les Turcs qui sont plus éloignés de leur base de ravitaillement et qui se trouvent forcés d'utiliser le cours de l'Euphrate ou d'acheminer leurs provisions des ports de mer à travers les montagnes où n'existent pas de voies ferrées. Les Turcs ne doivent pas être très forts sur ce front. S'ils l'étaient, ils seraient en ce moment sur la route de Tiflis, à cause de la désorganisation russe. Comme ils doivent tenir le front de Bagdad et de Jérusalem contre les Anglais et la côte d'Alexandrette et de Smyrne contre la flotte britannique, il est peu probable qu'ils puissent transporter de grandes forces sur le front arménien.

Une telle armée arménienne, à mon avis, ne saurait être empêchée de s'emparer de Mossoul. Ils étaient à 60 milles de cette ville, il y a quelques mois. Ils feraient ainsi leur jonction avec les Anglais venant de Bagdad et ils pousseraient vers la côte d'Alexandrette. Cela entraînerait la destruction totale des armées turques combattant contre les Arabes au delà de la mer Morte et tenant la ligne du côté de Jérusalem. Alep et Damas tomberaient, et les armées réunies

(1) Le chiffre de trois millions est exagéré : les Arméniens du Caucase comptent environ deux millions; à ce chiffre s'ajoutent les 300.000 réfugiés de l'Arménie turque. Quant au nombre des Géorgiens, il est sensiblement égal à celui des Arméniens du Caucase.

En ce qui concerne les possibilités stratégiques que développe l'orateur dans les lignes suivantes, pour en juger, le lecteur se rappellera que ces paroles furent prononcées le 7 février de l'année courante : à cette époque, sa manière de voir paraissait bien conforme à la réalité. Les événements qui se sont succédé depuis sans que les Alliés pussent y intervenir dans le sens indiqué par l'orateur, ont changé la face des choses et ont créé une situation nouvelle qui n'en est pas moins grave ou moins angoissante pour ceux qui ont à cœur le sort des Arméniens ou qui ont la charge des intérêts primordiaux qui se jouent dans ces régions de l'Asie antérieure.

suivraient le chemin de fer à travers l'Anatolie directement vers Constantinople. Si les stratèges militaires le trouvaient préférable, cette armée de 200.000 hommes pourrait, en débouchant d'Erzeroum et d'Erzindjan, se frayer de vive force, par la vallée de l'Euphrate, le chemin direct d'Alexandrette; elle obtiendrait des résultats similaires. Elle pourrait encore prendre le chemin de l'Anatolie en s'avancant à l'ouest d'Erzindjan, toujours avec des résultats similaires. Une telle force de 200.000 hommes appuyée convenablement et maintenue sur pied de guerre amènerait la destruction totale de l'empire turc en Asie. Conjointement avec les Anglais, les Arméniens pourraient présenter devant Constantinople une force qui serait à même d'obliger les Turcs à implorer la paix et à abandonner la cause de l'Allemagne.

La Bulgarie ne travaille que pour son compte et elle n'a aucun intérêt dans le succès de l'Allemagne. Dès que la Turquie se serait retirée de l'alliance centrale, la Bulgarie chercherait à faire la paix que les Alliés pourraient lui accorder. Après quoi l'Autriche ne pourrait se maintenir deux mois en Serbie. Alors les armées alliées seraient en état d'envahir l'Autriche par Belgrade et de s'acheminer vers Berlin, comme ils auraient dû le faire il y a deux ou trois ans. Ce dont les Arméniens ont actuellement besoin c'est d'une aide financière, et notre gouvernement qui est riche ne saurait dépenser mieux 50.000.000 de dollars qu'à entretenir ces troupes et donner son concours à leur recrutement à Tiflis, Kars et Erzeroum. Sur le front occidental la bataille paraît s'immobiliser. La Russie est mise à l'écart. Quel autre plan avez-vous à proposer, messieurs, pour gagner la guerre? Vous n'en avez proposé aucun jusqu'ici. Où sont donc vos experts et leurs théories? L'opportunité militaire et la justice morale combinées en appellent à vous. L'Arménie rassemble ses troupes pour sa dernière résistance contre les musulmans. Choisissez ce jour, braves! quel roi allez-vous servir! Etes-vous pour la Croix ou pour le Croissant, pour Christ ou pour Mohamet? L'astre qui a brillé au-dessus de Bethléem, il y a dix-neuf siècles, se tient maintenant au-dessus de l'Arménie chrétienne et invite la puissante République américaine à venir au point de ralliement d'où la victoire peut être gagnée dans cette guerre mondiale pour la liberté et la démocratie, pour la civilisation et la chrétienté.

La population du Caucase ainsi que le peuple arménien est de votre côté, ô nations chrétiennes! N'oubliez pas qu'à Bakou, à côté de 80.000 Arméniens et de 120.000 Russes, habitent 300.000 Tar-

tares musulmans qui peuvent parler avec les Turcs dans leur propre langue. Depuis des mois, les Tartares à Bakou se servent de l'argent allemand pour acheter des armes et se préparer à la lutte. Ils ont payé aux soldats de l'armée russe en dissolution jusqu'à 750 dollars pour un seul fusil. Le Hun, le Turc et le Tartare peuvent d'un jour à l'autre arborer les drapeaux allemand et turc aux bords de la Caspienne. Le Musulman est prêt. Où sont les Chrétiens?

Nous avons un intérêt spécial en Arménie, parce que nous avons là-bas quatre grandes écoles américaines. Les missionnaires américains ont fondé une université à Beyrouth, en Syrie, et quatre collèges à Kharpout, Marsovan, Aïntab et Marache, en Arménie, sans compter les écoles plus petites. Le soldat américain aura-t-il peur d'aller où le missionnaire américain a porté son drapeau?

Lord Byron dit :

Les Arméniens sont une race opprimée et noble, qui a partagé la proscription et la captivité avec les Juifs et les Grecs. Il serait peut-être difficile de trouver les annales d'une nation moins entachées de crimes que celles des Arméniens dont les vertus ont été celles de la paix et dont les vices sont ceux de la contrainte. Mais quelle qu'ait été leur destinée — et elle a été rude —, quelle qu'elle puisse être dans l'avenir, leur pays demeurera toujours un des plus intéressants sur la terre, et peut-être leur langue ne demande-t-elle qu'à être mieux étudiée pour être plus attrayante.

Pendant cinq cents ou six cents ans ils ont été une nation opprimée et foulée aux pieds. Aucune nation au monde n'a enduré ce que les Arméniens ont enduré, et le fait qu'ils restent encore là où ils ont vécu durant tant de siècles, démontre qu'ils ont une ténacité et un patriotisme tels qu'on n'en trouve pas de semblables dans les annales de l'humanité. Il semble que s'il y a une nation sur la terre qui a le droit de faire appel à nous dans ce grand conflit, c'est l'Arménie. Les souffrances de la Belgique ne sont qu'un détail en comparaison de celles qu'a éprouvées ce malheureux pays.

Sur une demande du député Platt, si ce n'était pas une erreur de la part des Anglais de ne pas avoir débarqué à Alexandrette ou ailleurs sur le littoral et de n'y avoir pas établi une base pour les opérations en Arménie et en Mésopotamie, avant de tenter de saisir les Dardanelles, l'orateur opine comme suit :

A mon avis, l'attaque des Dardanelles conçue par Churchill était précisément ce qu'aurait fait Napoléon lui-même. Mais il est vrai que ce dont parle l'honorable député eût été une tâche beaucoup plus facile — avec moins d'obstacles à surmonter. Alexandrette est la tête

de ligne d'un chemin de fer qui remonte à Constantinople en même temps qu'il descend vers l'Euphrate, Jérusalem, Damas et l'Arabie. Je ne sais pas pourquoi les Anglais n'ont pas attaqué sur ce point. Une descente derrière les Turcs en Syrie aurait détruit cette armée ou l'aurait obligée à se retirer. Vous devez vous rappeler qu'il y a 80 ans Méhémet-Ali d'Égypte s'est avancé de ce côté-là jusqu'à Konia en Anatolie et a battu les Turcs, et si l'Angleterre, la France et la Russie lui avaient laissé les mains libres, il aurait conquis la Turquie, pris Constantinople, détrôné le Sultan, il y aurait établi son gouvernement et aurait fondé un Empire s'étendant de la Russie et de l'Autriche jusqu'aux sources du Nil. Alexandrette était, en effet, la clef stratégique de l'Asie-Mineure.

L'Europe n'a rien fait pour l'Arménie. Les nations chrétiennes ont fait là-bas plus de mal que de bien, parce qu'elles présentèrent le traité de Berlin, qui n'était qu'une creuse plaisanterie, comme un encouragement à ces peuples, et ensuite elles cessèrent de s'en occuper et laissèrent les Turcs les massacrer et les déshonorer par milliers, sans jamais rien faire pour eux. J'ai dit que notre gouvernement a agi sagement en ne déclarant pas pour le moment la guerre à la Bulgarie. Il y a quelque chose à espérer de ce côté-là pour une diplomatie sage; mais en ce qui concerne la Turquie, la situation est bien différente. Enver Pacha a entraîné son pays dans la guerre sans aucune excuse excepté sa sympathie pour l'autocratie militaire allemande, et dorénavant ils se maintiendront ou ils tomberont ensemble, — et il en doit être ainsi!

L'Amérique risque des milliards de dollars et des millions de vies pour l'issue de cette guerre. Les Turcs nous font la guerre, pourquoi ne la leur ferions-nous pas? Ils sont pour toutes les choses contre lesquelles nous sommes, et il n'y aura ni paix ni démocratie en Orient s'ils ne sont battus. Si nous ne déclarons pas la guerre à la Turquie et ne l'attaquons pas, elle conquerra l'Arménie et le Caucase. Le drapeau allemand flottera sur cette chaîne de montagnes, sur les mers Noire et Caspienne, et dominera le monde. Puisque nous sommes allés déjà si loin, le destin nous engage à aller plus loin encore. Notre étendard ne saurait s'avancer plus haut, pour une meilleure cause, avec un dessein plus intelligent, avec plus d'honneur que sur les plaines de la Mésopotamie et parmi les montagnes de l'Arménie et de la Palestine, pour défendre les doctrines de Jésus de Nazareth et détruire les autocraties militaires auxquelles Il a déclaré la guerre il y a dix-neuf cents ans (*Applaudissements.*)

M. Fairfield. — Quelle est la population arménienne totale en Russie et de l'autre côté de la frontière ? Quelles sont les causes qui ont empêché les Arméniens de s'unir et de s'organiser pour secouer le joug turc et constituer un Etat ?

M. Little. — Avant les massacres de 1915, le nombre des Arméniens s'élevait à 4.000.000, actuellement il est environ de 3.500.000. Quant à la seconde question, le port des armes leur est rigoureusement défendu. Tout Arménien trouvé porteur d'armes est tué : (il est vrai qu'on les tue aujourd'hui sans même se soucier s'ils sont porteurs d'armes ou non). Depuis 400 ans, les Kurdes et les Turcs ont gardé les Arméniens sous leurs talons. Mais dans les périodes antérieures, ils ont eu pendant plusieurs siècles leur gouvernement indépendant. Entouré, depuis des siècles, d'ennemis, coupé complètement du monde moderne, on doit plutôt s'étonner que l'Arménien vive encore. Les Juifs ont abandonné leur pays natal depuis des générations, et plus d'une nation a disparu de l'histoire depuis que le dernier roi d'Arménie est mort il y a 500 ans.

Les Arméniens ont longtemps eu l'espoir qu'ils pourraient obtenir, sous un protectorat établi par les Puissances chrétiennes, un gouvernement représentatif qui s'étendrait d'Alexandrette et de Mersina, sur la Méditerranée, jusqu'à la frontière russe. La désagrégation éventuelle de la Russie pourra laisser l'Arménie russe dans une position telle que les grandes Puissances seraient amenées à décider de la placer sous le même protectorat. Les Arméniens espèrent alors construire des chemins de fer de la Méditerranée à Erzeroum et les relier aux chemins de fer de Tiflis, de la mer Noire et de la Caspienne. Dans ce cas, l'Arménie deviendrait une partie du monde moderne, la vie y serait sauve, la propriété sûre, l'éducation assurée, et la liberté religieuse réalisée. Les fermes, les villages, les bourgs et les villes prospéreraient ; des écoles, des journaux et des collèges surgiraient, s'ajoutant aux résultats déjà obtenus par l'œuvre des missions américaines. Le monde ne saurait faire un meilleur placement financier et moral que de promouvoir le développement de l'Arménie.

Boghos Pacha Nubar, fils du grand Nubar d'Egypte, est maintenant le principal porte-parole de la race arménienne. Il a formulé ses espoirs pour l'organisation d'un protectorat et les a présentés aux grandes puissances. Les derniers grands événements ont créé une si terrible menace pour les Arméniens que la défense s'impose à eux comme une nécessité immédiate. Ils demandent aux alliés les

moyens pour armer, équiper et maintenir une force de 200.000 hommes qu'ils pourront mettre sur pied avec le concours des Géorgiens. Leur meilleure protection consiste dans la défaite totale des Turcs, et ils ne s'arrêteront pas tant que ce résultat ne sera atteint. La sympathie, la voix de la raison, notre propre intérêt, le sens commun exigent que les alliés donnent satisfaction à leurs désirs par une assistance financière et par une aide matérielle afin qu'ils puissent atteindre la réalisation de leurs espérances les plus élevées.

A chaque étape de ce grand conflit, nos ennemis sont arrivés avant les alliés. S'ils les devancent encore en Sibérie et en Arménie, qu'advient-il ? Vous avez maintenant l'occasion d'envoyer les braves soldats du Japon dans la direction de Moscou pour faire face aux Allemands. Vous avez l'occasion de remettre les Arméniens sur pied pour combattre, les armes à la main, à vos côtés. Mais, messieurs, après 60 jours, le glas peut avoir sonné sur ces occasions magnifiques. Est-ce la démocratie ou l'autocratie qui se montrera à la hauteur des circonstances ? La démocratie doit battre l'autocratie avant que cette guerre touche à son terme, et où trouverions-nous une meilleure occasion de nous engager dans la poussée finale ? Une aide financière aux Arméniens, le débarquement d'une autre centaine de mille de soldats à Bagdad ou à Suez, une raisonnable liberté d'action accordée au Japon, pourraient tourner en notre faveur le cours de cette guerre. (1)

FIN

(1) Le lecteur remarquera, non sans émotion, avec quelle perspicacité l'orateur a envisagé les perspectives et les possibilités en Orient. Les événements qui se sont passés depuis en Arménie et au Caucase n'ont que trop justifié ses prévisions et hélas ! ses appréhensions. Pour notre part, nous avons une consolation : c'est d'avoir la certitude que tous ceux qui étudieront ces événements conviendront que les Arméniens ont pleinement justifié ce qu'on pouvait raisonnablement attendre d'eux. Ils se sont même surpassés en efforts, en héroïsme ; et ce n'est pas certes de leur faute si, encore cette fois-ci et dans une guerre où ils se sont rangés du côté des Puissances qui luttent pour le droit et la civilisation, ils se sont trouvés isolés et privés de toute aide dans leur lutte contre les armées régulières turques et les bandes kurdes et tartares, contre lesquelles ils continuent à se battre quand même.

PAGES LITTÉRAIRES

Aux Arméniens

Frères, nous gémissons — et de toute notre âme —
Avec vous. Vos douleurs deviennent nos douleurs.
Nous pensons en pleurant à votre peuple en pleurs
Auquel on fait subir des traitements infâmes.

Vous êtes les martyrs de la cause du droit ;
Aussi, comme le Christ, vous montez au Calvaire.
L'épreuve, comme Lui, vous fait tomber à terre,
Parce que, comme Lui, vous pliez sous la croix.

Nos cœurs étroitement s'amalgament aux vôtres...
Tandis que le vainqueur, monstre altéré de sang,
Décuple ses méfaits, jugule l'innocent,
D'un sublime idéal vous restez les apôtres.

Sachez-le bien ! Malgré nos foyers dévastés,
Nos logis que la guerre a vidés, nos tristesses,
Nous nous associons à toutes vos détresses,
Et leur acharnement nous laisse épouvantés.

Sursum corda ! L'aube poindra de la justice.
L'Arménie, en dépit des massacres, vivra ;
Et par son seul mérite, elle triomphera
Des malheurs dont il faut que la vertu pâtisse.

Courage ! Nous mêlons à votre amer chagrin
Les misères sans nom, le deuil et la souffrance
De notre libre alleu, de la terre de France ;
O preux qui dans les fers gardez un front serein.

Confiance ! Les chants sacrés de vos poètes,
Au milieu des soupirs, des larmes et des cris,
S'élèvent vers les cieux, holocaustes sans prix,
Où toutes les beautés d'un pays se reflètent.

Espoir ! Prochainement vous verrez reflleurir
Un printemps magnifique après cette tourmente.
Et vos durs ennemis, que la haine alimente,
Devront porter la croix à leur tour et souffrir.

La tempête aujourd'hui redoutablement gronde.
L'éclair luit et la foudre éclate. Le vaisseau
Portant l'humanité penche avec maint sursaut,
Tremblant, désemparé, sur le fleuve du monde.

Mais il retrouvera, sur ce fleuve apaisé,
Une route facile et des courants prospères...
Courage donc. Espoir et confiance. O frères,
Le surgeon peut jaillir même du tronc brisé.

J'enlace en votre honneur — et de toute mon âme, —
L'olivier pacifique au glorieux laurier...
Hosanna ! Némésis et son noir destrier
Vont courir sus enfin à la Turquie infâme !...

PIERRE DE BOUCHAUD.

RÉUNIONS — CONFÉRENCES

M. Chekri Ganem à Bordeaux

Si dans le compte rendu que nous avons donné, dans notre précédent numéro, de la conférence faite à Bordeaux par M. M. A. Tchobanian et Chekri Ganem, nous n'avons cité que les discours de M. Tchobanian et de M. le général Malletterre, président de la réunion, c'est que, faute de place, nous avons voulu réserver pour le présent numéro une mention spéciale au très beau discours de M. Chekri Ganem, le grand poète franco-syrien dont le talent n'est plus à louer et qui, une fois de plus et de la plus éloquente façon, a fait admirer sa maîtrise de poète et d'orateur.

M. Chekri Ganem a tenu l'auditoire, pendant plus d'une demi-heure, sous le charme de son éloquence. Il évoqua l'attachement traditionnel de la Syrie à la France et dépeignit en termes émouvants les malheurs que ses compatriotes eurent à subir pendant cette guerre de la part de l'ennemi commun. L'orateur a fait ressortir la différence, purement de forme et de méthode, qui existe entre le martyre de l'Arménie et le traitement infligé à ses compatriotes :

En Arménie, ce sont les Turcs seuls qui ont opéré, avec la complicité tacite des Allemands ; en Syrie, la « méthode » allemande est intervenue. En dehors de quelques centaines de pendaisons, il n'y a pas eu de massacres. Mais l'ignoble Djemal pacha, stylé par les officiers allemands de son entourage, a adopté un procédé d'extermination moins sanglant et dont l'hypocrisie révèle sans discussion possible son origine germanique : par un système de réquisitions forcées, aggravé par un blocus destiné à isoler complètement le pays, il a réussi à le vider radicalement de tout ce qu'il renfermait de provisions de bouche, réduisant ainsi à la famine toute la population

syrienne et libanaise. *Cinq cent mille personnes, hommes, femmes et enfants morts de faim*, attestent l'infamie de leurs bourreaux.

Ensuite, M. Chekri Ganem a fait allusion à une série d'erreurs et d'imprévoyances, commises en Orient par les nations alliées et que M. le général Malletterre n'a fait que confirmer dans sa réponse. Sans vouloir insister de notre côté, à cette heure suprême de la guerre, sur ces questions du passé dont l'histoire fera un jour le procès, nous nous bornons à citer, d'après *La Petite Gironde*, le résumé de cette partie du discours de M. Chekri Ganem :

Mais ces faits exécrables sont connus de tous. N'insistons pas. Ce que l'on sait moins, c'est qu'en 1915 il eût été possible de sauver la Syrie et le Liban. Cinquante mille hommes suppliaient tous les alliés de leur fournir là-bas les armes et les munitions qu'on pouvait encore leur envoyer. A cette petite armée devaient se joindre 3 ou 400.000 déserteurs des armées turques — Arabes, Grecs, Arméniens, — qui n'attendaient qu'un signe pour rejoindre l'héroïque noyau syrien. M. Chekri-Ganem, en sa qualité de président du comité syrien, essaya d'obtenir des gouvernements alliés l'aide réclamée d'eux par ses compatriotes : il ne fut pas écouté. Et les conséquences de cet abandon furent incalculables pour la Turquie, dont on pouvait alors aisément assurer la ruine ; pour les Syriens, qui pouvaient être sauvés ; pour l'Entente tout entière, qui mettait Constantinople à sa merci. Au lieu de l'expédition de Syrie, on fit l'expédition des Dardanelles. On en sait le pitoyable résultat.

Conférence de M. Paul Desfeuilles à Toulouse

Notre ami M. Paul Desfeuilles a donné, le 24 juin, à l'hôtel d'Assezat, à Toulouse, sous les auspices de la Société de Géographie, une conférence sur l'Arménie, qui a suscité dans la nombreuse assistance d'élite, le plus vif intérêt à la cause de ce malheureux pays.

Nous sommes heureux de pouvoir donner un aperçu de cette conférence, ayant sous les yeux les comptes rendus de la presse locale.

M. le lieutenant-colonel Prompt, présidait, assisté de MM. Rocher, vice-président ; Guénot, secrétaire-général ; Coffignal, secrétaire-adjoint.

Le distingué président annonce la conférence dans une allocution des mieux inspirées :

Il est une terre de douleur où les mères, penchées le soir sur le berceau de leur enfant, n'osent point s'abandonner au sommeil ; où les pères au moindre bruissement du vent à leur porte, s'élancent pour la barricader et pour défendre leur foyer. Il est un peuple dont les larmes rassemblées formeraient un flot débordant et dont les plaintes réunies feraient une clameur à ébranler les cieux.

On ne peut, sans frémir d'horreur, lire les comptes rendus officiels des atrocités dont ce peuple a été si souvent, et récemment encore, la pitoyable victime. Voici une femme crucifiée, lacérée, n'ayant plus de vie dans ses pauvres yeux saignants que pour envelopper encore d'un regard impuissant ses petits, que d'ignobles et sadiques brutes se renvoient sur la pointe de leurs baïonnettes.

Et cette victime pantelante, dont j'évoque, entre tant d'autres, l'effroyable et trop réel supplice, est bien, en vérité, l'image de la malheureuse Arménie, que l'infamie allemande vient traîtreusement de livrer encore à ses bourreaux, devant l'humanité jusqu'ici lâchement insensible à sa lente agonie.

Notre éminent conférencier, M. Paul Desfeuilles, nous dira le martyre de ce peuple cependant doux et hospitalier, d'une belle et saine race, laborieux, probe et obligeant, familial et traditionnel, n'ayant que les défauts de ses qualités ; trop économe pour n'être pas jaloux, trop paisible pour n'être pas attaqué ; mais cependant trop fier, trop brave pour se laisser soumettre.

Ainsi, depuis les Romains et les Parthes, l'Arménie est une arène sanglante de combats continuels ; tantôt pour ses biens, tantôt pour ses croyances, Perses, Arabes, Turcs, Sarrasins, Mongols, se livrent sur elle aux plus abominables excès de pillage et de persécution ; et c'est quand elle semblait enfin arrachée au joug ottoman que la trahison russo-allemande la livre de nouveau aux ennemis abhorrés qui poursuivent impitoyablement sa destruction systématique, pour la honte de la civilisation.

En termes pleins de délicatesse et d'à-propos, le président présente le jeune conférencier, ancien maître de conférences à la Faculté des Lettres de Goetheborg (Suède), dont le talent a été si hautement apprécié en Scandinavie et en Russie.

Après un remerciement ému, M. Desfeuilles aborde son sujet.

Il rappelle tout d'abord l'ignorance du public français des questions extérieures et combien il connaît mal les pays étrangers. On

n'attache pas, par suite, à la question Arménienne, l'importance qu'elle mérite.

Il veut, dit-il, préciser nos connaissances sur l'Arménie, montrer d'abord le plan de l'Allemagne qui est de détruire cette race dressée sur son chemin ; en second lieu, dire ce qu'est cette race et pourquoi elle mérite nos ardentes sympathies ; en un mot, faire de la cause arménienne une cause française.

Le distingué conférencier développe tour à tour ces divers points de façon saisissante, en s'appuyant sur des témoignages formels et écrits et en condensant les études les plus remarquables sur la question arménienne, études auxquelles vient s'ajouter le charme prenant des anecdotes, des travaux et des considérations personnels.

Le rappel des odieux massacres commis par les Turcs à l'instigation et souvent sous la direction des Allemands est particulièrement émouvant.

Il indique notamment les visées de nos ennemis sur la mer Noire, qui doit devenir un lac allemand, comme la Baltique. Les pétroles de Bacou, le blé de Géorgie, le recrutement des montagnards musulmans, les avenues de l'Inde, voilà ce dont ils veulent s'assurer. Le peuple arménien leur est un obstacle ; qu'il disparaisse, que les Turcs l'exterminent !

En contraste saisissant vient ensuite l'étude de cette race, de sa religion, de son art, de sa littérature, de sa langue, de ses rapports étroits avec la France dans le passé et dans le présent.

M. Desfeuilles cite ici quelques extraits de contes arméniens, d'une inspiration charmante, que l'auditoire applaudit longuement.

Les relations de l'Arménie avec la France datent du Moyen âge où les Arméniens combattirent les infidèles aux côtés des Croisés, et où Guy de Lusignan et ses descendants occupèrent son trône royal.

En 1870 et en 1914, l'Arménie fournit des volontaires à la France. Les Arméniens prouvèrent, chaque fois que l'occasion leur fut offerte, leur affectueuse sympathie à notre patrie ; aussi ne devons-nous pas nous désintéresser de ce peuple que la Turquie s'acharne à détruire par des hécatombes sans cesse renouvelées. Il faut que les alliés aident ces malheureuses victimes à se soustraire au joug de la Turquie.

L'expédition du général Dunsterhill, partie de Bagdad et accompagnée par des officiers français, doit se hâter de gagner la Caspienne et être renforcée, s'il se peut, par un contingent japonais, pour venir en aide aux armées arméniennes qui continuent à tenir tête aux Turcs avec l'énergie du désespoir.

La France n'oubliera pas un peuple si digne de sympathie, de respect et d'admiration.

Des projections très artistiques et très intéressantes reproduisant des sites, des écoles, des personnalités appartenant à l'Arménie, ont complété la savante et émouvante plaidoirie de M. Desfeuilles en faveur de la race opprimée.

Le succès du conférencier a été très vif. Le président le constate en félicitant M. Desfeuilles d'avoir « su faire passer dans nos cœurs cette conviction charmante qui est comme une émanation de sa nature délicate et distinguée. »

..

— *L'Express du Midi* et le *Télégramme*, dans leurs numéros du 25 juin, et la *Dépêche* du 1^{er} juillet ont publié des comptes rendus élogieux de cette conférence. Enfin le *Bulletin du Syndicat d'Initiative* de Toulouse, dans son numéro du 5 juillet, a inséré en résumé l'allocution de M. le lieutenant-colonel Prompt, président, et la conférence de M. Desfeuilles.

..

— Nous croyons devoir rappeler que M. Desfeuilles, dans le courant de l'hiver, avait déjà fait une conférence très appréciée, sur l'Arménie, à l'école des Roches, dont le fondateur, M. Demolins, était d'origine arménienne.

Conférence à Rochefort

A l'occasion de l'*Independence Day*, une soirée fut organisée à Rochefort par l'Effort de la France et de ses Alliés avec le concours de la Société de Géographie.

Dans un discours chaleureusement applaudi, M. le Dr Samné, délégué du comité syrien, exposa les malheurs ainsi que les mérites et les espérances de ses compatriotes.

Après lui, M. Tchobanian vint également à retracer aux assistants les souffrances de sa patrie ; il fit un tableau sombre du drame qui se déroule depuis si longtemps en Arménie. Il adressa un suprême cri de reconnaissance à la France et aux Etats-Unis qui, avec l'Angleterre, ont assumé la tâche de libérer l'Arménie du joug de ses bourreaux.

Le professeur van Dycke, parlant le dernier, interpréta les sentiments de l'Amérique en remerciant la France de fêter le 4 juillet ; l'Arménie et la Syrie ne furent pas oubliées dans son discours, et il les assura que les Alliés assureraient leur indépendance.

L'amiral Charlier donna dans une vibrante allocution, sa conclusion à la soirée. Après avoir rendu aux Etats-Unis l'hommage qu'il convenait, il proclama à son tour sa foi en la victoire de la France et de ses Alliés.

REVUES ET JOURNAUX

N'y a-t-il rien à faire ?

Dans la Gazette de Lausanne du 17 juin, M. BENJAMIN VALLOTTON adresse à la Suisse et aux peuples neutres, en vue d'arrêter les massacres d'Arméniens, l'appel déchirant que voici :

La *Délégation nationale arménienne* adresse au monde prétendu civilisé et réputé chrétien un appel qui n'est qu'un long cri de douleur : profitant de la décomposition de la Russie, les Turcs réoccupent l'Arménie ottomane et se préparent à envahir le Caucase ; non contents d'égorger systématiquement les rescapés des précédentes boucheries, exacts disciples de ceux qui jetèrent de la boue sur la Belgique après l'avoir martyrisée, les massacreurs calomnient leurs victimes d'hier et de demain, trompent l'opinion publique pour légitimer des « représailles » dont le vrai nom est *extermination*.

Quand vint devant le Reichstag la discussion du traité de paix de Brest-Litovsk, un député socialiste indépendant, Ledebour, eut le courage d'intervenir en faveur des Arméniens. Devant une assemblée hostile, dans un lourd silence, ce député dit entre autres choses :

« Par l'occupation turque, les populations arméniennes et géorgiennes seront en danger d'extermination. Ce n'est pas là une supposition en l'air étant donné que déjà, au cours de cette guerre, les Turcs ont presque anéanti, en Anatolie, le peuple arménien qui formait la majorité de la population. »

Tourné vers la droite catholique et protestante, Ledebour ajouta ces paroles, cinglantes comme des coups de cravache :

« Il est à ma connaissance que les Arméniens ont eu recours non seulement à notre parti, mais encore aux autres partis de cette Chambre, qui sont particulièrement fiers de leurs croyances chrétiennes et pourtant demeurent indifférents devant l'éventualité de la suppression des Arméniens chrétiens par les troupes musulmanes

poussées par la haine religieuse... Aucun de vous n'a élevé la voix... Aussi, nous proclamerons bien haut que l'extermination éventuelle du peuple arménien implique la connivence du gouvernement allemand... Mon appel aura-t-il un effet quelconque auprès de ce gouvernement ? Les expériences que j'ai faites jusqu'ici m'autorisent à en douter fortement. »

Quelques instants après, à la quasi-unanimité, les chrétiens du Reichstag votaient sans une réserve les clauses du traité qui livraient les derniers Arméniens à leurs séculaires bourreaux. Seuls, quelques socialistes indépendants s'abstinrent. Il y avait là le pasteur pangermaniste Naumann, qui accompagna l'empereur à Jérusalem au lendemain des massacres ordonnés par Abdul-Hamid et s'acquit une triste célébrité en publiant son journal de route où l'on pouvait lire : « Les promesses durent, comme l'a dit Bismarck, aussi longtemps que dure la situation dans laquelle on les a faites. Il est naturel que la Turquie, secouant ses engagements au moment favorable, ait si bien frappé les Arméniens que, pour quelque temps, ils ne comptent plus... Guillaume II a choisi : il est l'ami du padichah. Ici est donc la profonde raison morale pour laquelle nous devons être politiquement indifférents aux souffrances des peuples chrétiens dans l'empire turc. » Citons en passant ce cri du cœur cueilli dans le même journal de route du même apôtre : « Le lecteur se tromperait beaucoup s'il croyait que le premier mot du chrétien, en arrivant devant la cité saïate, est un mot de joie. Ses premiers mots sont : de la bière, de la bière ! »

La presse pangermaniste fait chorus. Visiblement, les massacres d'Arméniens, de ces habiles qui pourraient être de redoutables concurrents sur le marché de demain, la remplissent d'allégresse. « La Turquie, dit la *Deutsche Tageszeitung*, a le droit de châtier les Arméniens rebelles et avides de sang. » De la pieuse *Gazette de la Croix* (n° du 19 décembre 1915) : « Les Arméniens constituent un danger permanent pour la Turquie. La patience des Turcs a été vraiment admirable. » Simplifiant enfin considérablement la question, le comte Bernstorff déclare d'un ton péremptoire : « Les massacres arméniens ne sont que de pures inventions. »

Or voici qu'une revue américaine *The Red Cross Magazine*, de New-York, publie dans son numéro de mars 1918 un article sensationnel signé par M. Henry Morgenthau, le dernier ambassadeur américain à Constantinople. Appartenant alors à un pays neutre, désigné par ses fonctions pour jouer le rôle de protecteur des chré-

tiens en Turquie, M. Morgenthau a vécu longtemps au cœur du drame. Il a eu entre les mains les documents essentiels des rapports de témoins oculaires appartenant à diverses nations ; il a questionné beaucoup de ces témoins, des marchands, des voyageurs, des consuls, des missionnaires ; jour après jour il discuta avec les représentants du sultan et de l'empereur. Et le voici maintenant qui dresse, avec preuves à l'appui, un formidable réquisitoire. Les faits parlent d'eux-mêmes. Ils dépassent en horreur tout ce que l'on croyait savoir. Ils montrent la préméditation, la méthode, la volonté de tuer jusqu'à ce que tombe le dernier de ceux qui pourraient crier : Assassin !

Sitôt que les Turcs se sentirent libres d'agir, ayant enrôlé les Arméniens valides, ils déportèrent en masse les vieillards, les femmes et les enfants. Prétexte ! Dès que les dolentes caravanes furent affaiblies par les marches dans le désert, par la faim, par le manque de sommeil, les massacres commencèrent. Notre propos n'est pas d'éta-ler ces abominations. Nous nous bornerons à commenter ou à citer le rapport rédigé à l'ambassade américaine de Constantinople par un missionnaire *allemand*. Il est criant de vérité ! Il respire l'effroi, le dégoût ! Il est comme brûlant d'une affreuse sincérité... On y voit passer des cortèges de femmes et d'enfants en pleurs, sanglants des coups déjà reçus, marchant au supplice. On y respire une atmosphère empuantie par l'odeur fade des plaques de sang, par l'odeur âcre des corps calcinés. Partout des villages en feu ! Partout des cadavres entassés !... Les tortures du moyen âge sont dépassées, si l'on peut dire. « A Mamouret-ul-Aziz, durant deux mois, les Arméniens furent maltraités avec sauvagerie : des pieds, des mains, des membres déchirés étaient cloués sur des planches. On arrachait aux victimes les doigts et les ongles, la barbe et les sourcils ; on les ferait à clous comme des chevaux ; d'autres étaient pendus dans les latrines les pieds en l'air et la tête en bas... Ah ! combien on voudrait que tout cela ne fût pas vrai ! Afin que la population du dehors n'entendît pas les cris d'agonie des victimes, des hommes se tenaient autour des prisons où ces atrocités étaient perpétrées et battaient du tambour ou faisaient retentir des sifflets... Les femmes des Kurdes venaient avec des couteaux pour massacrer les Arméniens. »

Laissons cela ! Les démons eux-mêmes se détourneraient.

L'ambassadeur américain conclut comm suit : « Laissez-moi dire de la façon la plus formelle que le gouvernement allemand aurait pu empêcher ces massacres. Tous mes efforts les plus énergiques, et répétés, pour éveiller l'intérêt de l'ambassadeur d'Allemagne, feu le

baron von Wangenheim, en faveur des Arméniens, furent vains. Dans les diverses entrevues que j'eus avec lui, j'ai essayé de le convaincre que le monde entier rendrait l'Allemagne moralement responsable des crimes commis par son alliée. J'ai fortement insisté en lui disant que, même au point de vue économique, il n'était pas de l'intérêt de l'Allemagne que les Turcs anéantissent l'élément le plus important du pays et qu'il s'en suivrait la ruine économique de l'Empire turc lui-même. Et quand je me suis aperçu que mes arguments étaient sans poids, j'ai suggéré à mon gouvernement de faire pression auprès du département des affaires étrangères, à Berlin, afin que des instructions fussent données à son ambassadeur à Constantinople pour faire cesser les atrocités. Le seul résultat obtenu fut une note envoyée par l'ambassade d'Allemagne à la Porte protestant contre les horreurs commises par les Turcs. Le but de cette note était simplement de décharger le gouvernement allemand de toute responsabilité. Pratiquement, elle ne devait avoir aucun effet. Il n'y a pas le moindre doute dans mon esprit que les Allemands auraient pu arrêter ces horreurs dès le début. »

Q'on lise encore, pour être édifié, le volume du Dr H. Stuermer, ancien correspondant de la *Gazette de Cologne* à Constantinople, et surtout le rapport terrifiant du Dr Martin Niepage, *Oberlehrer* à l'Ecole réale allemande d'Alep.

La cause est entendue.

Sûrs de l'impunité, certains de ne pas déplaire, les cadavres de 800.000 Arméniens ayant fini d'empester l'air, les Turcs s'en prirent aux Grecs, dont 400.000 environ furent arrachés de leurs foyers, déportés, dépouillés de tous leurs biens, et des milliers et des milliers mis à mort avec les raffinements de cruauté que l'on peut attendre de la part de professionnels du genre. Dans toutes les villes et tous les villages des bords de la mer de Marmara, à Trébizonde, à Samsoun, ailleurs encore, quelle énumération ! L'incendie, la matraque et le couteau font leur œuvre. La guerre fraîche et joyeuse, là-bas aussi !

Ne voyant pas, n'entendant pas, nous avons peine à nous représenter même approximativement la réalité. Il faut essayer pourtant quand ce ne serait que pour mettre notre charité et notre haine au diapason. Ce chiffre de 800.000 Arméniens assassinés ne paraît pas exagéré. Des missionnaires parlent même d'un million. Des villes de 30.000 habitants comptent de deux à trois cents survivants !... Eh bien ! c'est exactement comme si on avait assassiné — ville après

ville, bourg après bourg, village après village, hameau après hameau, sans oublier les fermes isolées — tous les habitants, tous, hommes, femmes et enfants, du canton de Vaud, du canton de Genève, du canton de Neuchâtel, du canton du Valais et du canton de Fribourg. Cela en représente des larmes, des cris, des prières, des agonies, du sang !

Et voici que les massacres recommencent. Le bureau turc de Berne nous avertit depuis des semaines que les Arméniens persécutent cruellement les Turcs ! On sait ce que cela signifie et surtout annonce. Déjà les premières rumeurs des nouvelles tueries nous sont parvenues.

Un Arménien, dont le père, la mère, un frère et deux sœurs ont été égorgés l'an passé, nous disait dernièrement avec un éclair de folie dans les yeux :

— Le devoir des hommes qui restent est bien simple : noyer femmes et enfants et après se défendre comme des chiens enragés...

En attendant, mais cette heure a peut-être déjà sonné, l'Arménie adresse au monde un suprême appel. N'y a-t-il vraiment rien à faire, ce qui s'appelle rien ?

Les neutres ne peuvent-ils pas, ne doivent-ils pas se pencher sur l'Arménie agonisante ? Un Arménien, dont la famille entière fut massacrée, nous disait dernièrement : « On prépare la suprême boucherie. Encore quelques mois et l'on pourra sceller la pierre du tombeau arménien. Au nom de Dieu, agissez ! »

Répondrons-nous, à l'abri de nos montagnes, sans rien tenter : « Nous n'y pouvons rien ! » Informons les autres neutres. Agitons l'opinion publique. Concertons-nous. Crions bien haut qu'un crime sans précédent dans l'histoire humaine soulèverait une indignation, un dégoût, dont les assassins auraient à souffrir dans leurs intérêts. *Parce que neutres, agissons ! Faisons-le, si nous ne voulons pas que la neutralité pèse sur nous comme une malédiction.*

Benjamin VALLOTTON.

On voit que l'appel lancé par notre collaborateur, M. Charles Carrell, en faveur des Arméniens a été entendu ; dans toute la Suisse romande, les journaux lui ont consacré des articles. Espérons que nos confrères de la Suisse allemande accueilleront aussi favorablement l'initiative de cette œuvre humanitaire, qui ne peut en aucune façon compromettre notre neutralité. Cet appel, en effet, ne revendique nullement l'indépendance ou l'autonomie de l'Arménie ; il demande simplement *qu'on mette enfin un terme aux massacres des Arméniens.*

B. V.

La Tragédie Arménienne

Nos lecteurs se souviennent de la conférence donnée le 28 mai dernier à Aix en Provence, par le poète arménien A. Tchobanian. Cette conférence a inspiré à M. Joseph d'Arbaud la belle page que voici, publiée dans la revue provençale : Le Feu. Les passages soulignés l'ont été par nous.

Quel cri individuel, si éloquent qu'il puisse être, saurait aujourd'hui dominer la grande clameur universelle et, dans la lutte qui ensanglante le monde, quel effort oserait s'abstraire du tragique effort de tous ?

Ainsi, de la douleur humaine, chaque vibration, d'accord avec l'immense douleur, devient plus pathétique, plus poignante, acquiert une signification que nous ne soupçonnions pas. Individuelles ou collectives, nous assistons non pas à un renversement, comme l'Allemand Nietzsche le prétendait, mais à un renforcement des valeurs. Vérité des individus qui est aussi la vérité des nations. Après la tragédie serbe et la tragédie belge, en pleine tragédie française, certains mots ne brillent-ils pas d'une sinistre et trop intense clarté ? A travers le silence de la paix, dans l'universelle douceur de vivre, sans doute ne nous parvenaient-ils autrefois qu'avec un reflet trop lointain et trop affaibli. Maintenant, hélas, nous savons. Nous savons jusqu'où peut aller le crucifiement de tout un peuple. Après avoir vu, au Nord et à l'Est, des armées de civilisés écraser nos cathédrales, dévaster des villes ouvertes, emmener en territoire ennemi des populations de captifs, nous pouvons soupçonner ce que, sous le coutelas turc, a pu réaliser une tragédie arménienne. Nous concevons mieux, désormais, ce supplice presque continu, cette systématique cruauté et ces cris de nation-martyre, qui retentissent depuis si longtemps dans le désert.

Au moment pathétique où les vagues allemandes menacent les murs de Paris, où nos divisions, pied à pied, disputent notre sol à la ruée, comment ne pas saluer de cœur et d'esprit cette phalange de héros, cette lointaine armée arménienne qui, là-bas, coupée de tout secours extérieur, lutte sans répit encore pour défendre au moins l'âme de ses vivants et les tombes de ses morts ? Comment songer sans émotion à ces massacres en masse, à ces déportations, à ces noyades collectives dépeuplant un pays entier ? Comment ne pas évoquer ces prêtres tués avec d'abominables outrages, ces écrivains, ces artistes, ces savants égorgés avec une fanatique furie, ces femmes, ces jeunes filles condamnées à un sort pire que la mort et qui, tous

et toutes, unis dans l'amour d'une grande culture nationale, participaient à notre culture et mouraient en nous invoquant ? N'en croyons pas les faibles cœurs et les âmes rétrécies, notre propre douleur ne saurait nous détourner de la commune douleur ; elle nous y rend plus accessibles, au contraire, et nous y fait plus intimement participer.

En exigeant la justice pour nous, sachons la demander pour les autres. Une note récente, dont le retentissement est profond, prouve que, dans une Europe régénérée par l'épreuve, la France et ses Alliés entendent réparer les grandes injustices internationales.

Applaudissons, soutenons de tout notre pouvoir un tel projet. Nous sommes de ceux qui, sans cesse, avons dénoncé, entre autres, contre les mensonges diplomatiques, la tyrannie austro-magyare envers les petites nationalités. Chaque gouvernement doit pouvoir s'appuyer, le moment venu, sur l'opinion publique exactement renseignée.

Mais, à côté des Polonais, des Tchéco-Slovaques de Bohême, des Slovènes, des Serbes et des Croates, il y a, certes plus malheureux et plus durement persécutés, les Arméniens d'Arménie. Pourquoi l'Entente, poursuivant la mission qu'elle s'est fixée, ne reconnaîtrait-elle pas ouvertement leur droit national, ne soustrairait-elle pas enfin cette nation — qui de ses territoires turcs à ses territoires russes, ne demande qu'à s'organiser —, à l'égorgement sans nom, au perpétuel martyre sous le couteau du Turc oppresseur ?

JOSEPH D'ARBAUD.

La mourante immortelle

Nos lecteurs nous sauront gré de reproduire ici, en l'empruntant au Petit Niçois, l'article suivant exaltant l'héroïsme des Arméniens, dû à la noble plume du distingué publiciste M. Camille MAUCLAIR.

Dans un coin du gigantesque champ de bataille se passe depuis quelques semaines une action aussi splendide que peu connue : c'est là-bas, bien loin, en Asie-Mineure, sur le littoral sud de la Mer Noire, aux confins du Caucase.

Les Russes avaient conquis Erzeroum et Trébizonde. Ils avaient avancé dans la direction de Sivas. Ils manœvraient pour faire

leur jonction avec les troupes anglaises qui avaient conquis Bagdad. De Jérusalem au Caucase, un immense demi-cercle se fermait, cernant l'Anatolie, étranglant la Turquie d'Asie. La défection et la trahison bolchevik ont changé tout cela. Les Russes débandés ont lâché pied. Les Turcs réoccupent Erzeroum et Trébizonde. Ils reprennent toute audace. Ils rêvent de ressaisir les routes de Perse pour tourner les Britanniques en Mésopotamie et reprendre Bagdad.

Contre eux, qui se lève? Une poignée d'hommes désespérés : les Arméniens.

Ceux-là ont connu toutes les trahisons et tous les martyres. Depuis plus de trente ans, ces chrétiens enclavés en territoire ottoman sont suppliciés et spoliés par le Turc exterminateur. L'Europe assiste, impuissante, à leur atroce destin. L'empereur chrétien Guillaume a fait, jadis, alliance avec le sultan rouge Hamid. Récemment l'empereur chrétien Charles et sa gracieuse épouse sont allés féliciter leur allié Mohamed V, successeur du vieux bourreau de l'Arménie chrétienne. L'histoire n'a pas connu de honte pire. Le tsarisme avait rendu vie et liberté aux Arméniens : le soviétisme les a trahis comme il a trahi les Roumains, et il les a abandonnés aux tueries. Aucun espoir : la dernière nation chrétienne voisine, la Géorgie, vient de traiter avec les Germano-Turcs. L'Arménie, épuisée de sang au point qu'on se demande comment un Arménien survit encore, ne peut compter sur nul secours.

Et cependant, elle se bat. A Kars, à Tiflis, elle tient tête aux Turcs et aux Kurdes. Elle leur barre la route de la Perse, elle tente de retarder leur marche vers Bagdad. Combien sont-ils encore, ces Arméniens? Où ont-ils caché des munitions et des armes, depuis le temps qu'on piétine et qu'on incendie leur pays? On ne sait. Ce qu'on sait seulement, c'est qu'ils résistent, et font échec à leur immonde ennemi. On les prenait pour des déplorables victimes passivement vouées à l'égorgement : ce sont des hommes libres qui meurent en braves, pour l'idéal des Alliés.

De tous les petits peuples qui ont souffert, aucun n'a plus souffert que ce peuple intelligent, fin, poétique, entouré d'impie-

toyables brigands. Il n'a cessé de nous aimer, de croire en nous, de nous servir. Nous ne le connaissons pas assez. Notre foule française ne sait pas assez ce qu'est et ce que vaut l'Arménie. Les douleurs des Belges, des Roumains, des Monténégrins, des Serbes l'ont tour à tour émue : on peut dire que le crime des Centraux lui a fait découvrir dans l'horreur ces amis lointains dont sa nonchalance s'occupait trop peu dans la paix. Mais personne n'a plus de titres à sa pitié et à sa sympathie que les Arméniens : ils ont maintenant un titre à son admiration. Ils prennent place au premier rang de ces persécutés dont, dans nos écoles, les maîtres devraient, chaque semaine, raconter l'histoire glorieuse et sanglante aux enfants de France. Ce cours, qui mériterait plus que tout autre et combien noblement le nom d' « humanités », que je voudrais donc voir un ministre de l'Instruction publique le décréter d'urgence ! Il entreprendrait le culte du droit et la détestation des oppresseurs, il montrerait aux petits que l'idéal de la liberté défie et méprise la mort. L'exemple de l'Arménie-martyre y brillerait comme une épopée inouïe, dont le dernier chant s'écrit là-bas, en ce moment même.

Aimons, honorons l'Arménie fidèle et brave, qui retrouve pour nous un sang qu'on croyait tari. Vive l'Arménie, cette mourante immortelle !

Le Petit Niçois du 30 juin.

CAMILLE MAUCLAIR.

Touranisme et ottomanisme

Sous ce titre, M. GASTON VALRAN, publie dans le Sémaphore de Marseille des 2 et 3 juin, un excellent article qui met en lumière la véritable portée de la question arménienne. Voici les passages essentiels de cet article :

Toute race a une tendance naturelle à faire de son principal instinct un moyen de domination sur les autres ; la marque que cet instinct imprime à l'organisation de sa domination devient la caractéristique de son expansion et de son rôle dans la succession des civilisations. Le milieu géographique d'abord, puis le développement des causes économiques et politiques éveillent et aiguïssent, enfin

orientent cet instinct sous les formes et avec les manifestations les plus diverses.

Ainsi tout instinct racial vise et aboutit à un impérialisme. Ce phénomène s'observe en Europe : il se retrouve en Asie : là, il apparaît dans l'évolution du touranisme vers l'ottomanisme ; les Turcs, rameau touranien, race guerrière comme les Teutons d'origine germanique, ont rencontré dans leur chef Othman, comme les Prussiens dans Frédéric le sergent, leur complet représentant et leur guide dans leur marche sur le bassin méditerranéen pour l'établissement de leur hégémonie.

Dans la suite des siècles, une communauté de tendances naturelles et une complexité d'intérêts devaient rapprocher les Touraniens et les Germains, en dépit de la différence des races, pour combattre les impérialismes qui se disputaient le carrefour maritime et terrestre des routes entre l'Occident et l'Orient, entre l'Extrême-Occident et l'Extrême-Orient.

Le Touranisme a fait deux victimes : l'une sur le revers du plateau anatolien, l'Arménie, parce qu'elle est ou peut devenir une sentinelle avancée sur le chemin des Indes ; l'autre, la Serbie, sur le revers de la péninsule balkanique, parce qu'elle est et qu'elle peut devenir la sentinelle avancée sur la route de l'Egypte. L'Inde et l'Egypte, si attirantes par le mystère de leur civilisation, par la richesse de leurs plaines, l'une gangétique, l'autre nilienne, par la capacité productive de leur population, n'ont-elles point été depuis l'antiquité, avec Alexandre et César, jusqu'à Dupleix et Napoléon, ou Clive et Kitchener, les pôles des impérialismes occidentaux vers l'Asie et vers l'Afrique ?

.....

Ce sont les mêmes Touraniens que ces ottomans qui, avec Mohamed II, s'emparèrent de Constantinople, les mêmes qui mutilèrent l'Arménie, les mêmes qui soumirent la Serbie, qui, d'Erzeroum à Belgrade, régnèrent par le croissant et le cimeterre sur les raïas, ce sont les mêmes qui, modernisés en la personne des *Jeunes-Turcs* et modelés sur le patron de Berlin, satellites du Kaiser, croient et espèrent reconstituer l'empire ottoman sur des millions de kilomètres carrés, englobant tout le pays d'Islam. Dans leur pensée, cette terre d'Islam, ramenée sous l'étendard vert et dans la gérance du prétendu Khalife de Constantinople, serait comme la rançon de leur affranchissement de l'Occident et de la compensation à l'abandon de l'ancienne puissance dans la péninsule des Balkans ; ce serait

comme une réhabilitation aux yeux des fidèles du Prophète qui reprochent au parti *Union et Progres* le morcellement du domaine des Croyants. N'assistons-nous pas à un *réveil du touranisme* ?

Les causes profondes qui l'engendrent et les circonstances générales qui le favorisent ne sont-elles point exploitées par l'Allemagne qui en dirige le mouvement vers une réalisation des plus curieuses et des plus dangereuses, c'est-à-dire la constitution entre Berlin et Constantinople de deux impérialismes conjugués et coalisés l'un allemand, d'essence germanique ; l'autre ottoman, d'essence touranienne, pour couper les communications commerciales entre l'Europe et l'Asie et s'assurer la maîtrise de l'axe méditerranéen.

Deux obstacles s'opposaient à l'exécution de ce plan : la Serbie et l'Arménie. Leur position est analogue, analogue a été leur sort. Que sera-t-il de leur traitement après la guerre, lors du règlement de la grande œuvre de justice ? Plus éloignée, l'Arménie fut plus privée de secours. Risquerait-elle d'être délaissée ? Elle adresse à l'Europe, au monde, un appel.

Avec l'Entente, qui s'est formée en un faisceau sacré pour défendre les opprimés, la France qui, par les Lusignan, dès les temps chevaleresques, était liée d'affection avec les familles arméniennes, prêterait l'oreille à cette voix qui demande justice, et la France, qui s'est vu arracher l'Alsace-Lorraine, apportera tout son appui à l'Arménie qui s'est vu foulée, violée, démembrée par le ravisseur ottoman.

Que demande l'Arménie, que ne demandent au même titre la Serbie, et dans l'Europe menacée par les Empires de proie, la Pologne, la Belgique, les pays irrédentistes ? Vivre libres sur un sol, sous des cieux libres, vers une mer libre, vivre avec le libre contact du monde, vivre au rang d'une nation dans le plein épanouissement de ses facultés et de ses richesses, au milieu de la large circulation de vie intellectuelle et économique entre les nations. Aryenne, l'Arménie a son originalité raciale, située sur un plateau d'où descendent des routes naturelles par des vallées vers quatre mers, sur une étendue de trente-cinq mille kilomètres carrés comme la Serbie, elle possède le cadre d'un pays et le type d'un élément ethnique ; par ses montagnes et ses accès aux rivages du Persique, de la Caspienne, de la mer Noire et de la Méditerranée, elle constitue un corps doué d'un vigoureux squelette et de puissantes articulations ; minière et agricole par ses champs de céréales, ses vergers, ses mûriers, par ses gisements de fer, de cuivre, elle est capable de produire pour sa consommation et son industrie, capable d'apporter au commerce

international sa contribution, ingénieuse et laborieuse, elle peut et elle veut mettre en valeur ses ressources et elle en a les aptitudes. Pour justifier ses légitimes revendications, elle a le droit de rappeler son glorieux passé, de montrer ses monuments encore debout, victorieux du temps et de la rage barbare, elle a le droit de produire avec ses titres tirés de ses archives ceux dont s'honore sa littérature; elle est fondée à affirmer que dans cet Orient, pays de lumière et parfois d'éclipses, elle conserva toujours dans toute la vivacité et la pureté de sa flamme le flambeau de la civilisation.

Sa position l'a vouée à l'ambition des peuples occidentaux qui ont poursuivi une politique asiatique. La vieille « *terre des Romains* » que désigne Erzéroum, le carrefour des caravanes qui était si fréquenté par les trafiquants avant la découverte de Vasco de Gama, cette Arménie, anneau de liaison entre l'Occident et l'Orient, a pour ces raisons perdu son indépendance, sa population, autrefois de quatre à cinq millions d'habitants, a été systématiquement exterminée. Comme le Syrien et fuyant le même joug, l'Arménien a connu les longs et douloureux exodes; depuis le XVIII^e siècle ses migrations se sont multipliées et augmentées au point de réduire la population de plus de moitié, cherchant asile en Russie où, sous la protection de Pierre-le-Grand, puis de Catherine II, elles fondèrent des villages. En France, ces exilés furent, dans ce XIX^e siècle, assidus étudiants de nos écoles et de nos Universités; aux Etats-Unis ils purent créer de puissantes associations de secours. Au seuil de ce XX^e siècle, une ère nouvelle semblait s'annoncer: une convention internationale en 1913, après avoir obtenu de la Turquie des promesses formelles de réformes, allait placer l'Arménie sous une sorte de protectorat qui garantirait l'exécution des fameuses promesses; les fonctionnaires chargés de cette mission, étaient désignés, lorsqu'éclata la conflagration européenne allumée par la fureur teutonne. Alors l'Arménie, tournée loyalement vers l'Entente, fit son devoir avec vaillance: ses fils recrutèrent deux légions qui s'enrôlèrent sous le drapeau de la France libératrice. Martyre de son loyalisme comme de la liberté, l'Arménie paya durement sa fidélité à son idéal et à son devoir. En 1915 des centaines de mille de ses enfants tombaient sous les violences des Ottomans à la solde des Allemands et leurs émules en raffinements de cruauté sadique: « Tuez, tuez, criait un de ces bourreaux, ce sont des Arméniens ». Oui, certes, tuez, répondait cette Jeanne d'Arc arménienne, aussi héroïque mais moins heureuse, citée par le poète: « *Je mourrai, mais l'Arménie ne mourra pas* ».

Non l'Arménie ne doit pas mourir, ni elle, ni la Serbie, dans l'Orient, ni la Pologne, ni la Belgique, ni l'Alsace-Lorraine, ni le Trentin dans l'Occident. Laisser faire, ce serait accumuler les iniquités des siècles modernes; ce serait reconnaître la suprématie de la force sur le droit; ce serait contredire à la loi des êtres humains et la subordonner à la loi de la matière brute; ce serait créer au profit d'une coalition de races et d'impérialismes entre Touraniens ottomanistes et Germains prussianisés, une sorte de schisme entre l'Occident et l'Orient, dont l'union a toujours été le but de l'histoire et la condition du progrès de la civilisation.

Sauver l'Arménie, sauver la Serbie, ce sont deux aspects du problème; il y a entre eux une solidarité de points de vue. *Une grande Serbie* dans les Balkans, *une grande Arménie* dans la péninsule anatolienne, ce sont deux barrières devant la poussée germano-touranienne et l'organisation d'une domination à la fois militaire et économique dans la Méditerranée et d'une expansion vers l'Inde comme vers l'Afrique.

GASTON VALRAN,

Un premier succès du Pantouranisme

Il y a quelques jours, une dépêche de Moscou nous a appris que le « Conseil national musulman », dont le territoire comprend le Caucase de l'est et du sud, a proclamé l'indépendance de l'Azerbeïdjan. C'est l'aboutissement d'un grand dessein patiemment poursuivi par la Turquie dès l'instant qu'elle liait sa fortune à celle des puissances centrales.

Les provinces septentrionales de la Perse et de l'Afghanistan sont habitées par des populations de langue turque, vestiges de la grande émigration qui, entre le ^x^e et le ^{xiii}^e siècle a porté les tribus turques en Anatolie et dans le Caucase. L'Azerbeïdjan dont la capitale est Tabriz à l'est du lac d'Ourmia marque la plus compacte et la plus résistante de ces agglomérations alloènes en terre iranienne.

Depuis que le juif de Salonique qui écrit sous le nom de Tekin Alp a publié son livre célèbre sur « *Les Turcs et l'idéal panturc* », le gouvernement de Constantinople a toujours ambitionné de réveiller la conscience d'une race commune parmi les populations d'origine touranienne qui s'échelonnent des bords de la mer Noire et de la Caspienne jusqu'aux limites de la Chine. Et c'est par l'Azerbeïdjan qu'il a prétendu commencer son œuvre. Les obstacles ne manquent pas. Les Turcs qui habitent la Perse et qui ont fourni à ce pays la présente dynastie

des Kajar sont séparés du sultan de Constantinople par le schisme chiite. Ainsi que Tekin Alp le reconnaît lui-même dans son ouvrage, ils écrivent en persan et lisent des journaux persans. De plus, Tabriz, leur capitale, est le centre du mouvement nationaliste iranien.

Nous n'en devons pas moins constater que la propagande menée par les Jeunes-Turcs n'a pas été sans résultats. L'appel au sentiment panislamique, si étrange qu'il pût être sur les lèvres des oppresseurs de tout le monde arabe, le sentiment que la Turquie est la seule puissance musulmane capable de faire figure, la haine de la Russie, qui paraît survivre à la puissance de l'empire des tsars, les flatteries prodiguées par l'Allemagne aux dirigeants de Téhéran et de Caboul (voir certaines clauses du traité de Brest-Litovsk), l'abandon à la Turquie, par le soi-disant gouvernement provisoire du Caucase, du chemin de fer Alexandropol-Djoulfa, ont fini par détacher de la Perse sa province la plus importante. Un nouveau problème est posé pour les puissances occidentales, qui sont de grandes puissances musulmanes, et surtout pour l'Angleterre qui, dans son empire indien, règne sur 80 millions de musulmans.

L'enjeu de la partie qui s'engage, c'est à longue échéance la domination de la steppe européenne asiatique, par le moyen de 16 millions de mahométans naguère fixés dans le cadre de l'Empire russe et qui, depuis l'écroulement du grand édifice, sont livrés au premier agitateur venu. Dernièrement des officiers allemands à la tête de nombreux prisonniers austro-allemands, étaient signalés très actifs jusque dans Bokhara. Que la Germano-Turquie arrive à s'installer dans ces régions, ses manœuvres se feront sentir sur toute la périphérie de la steppe : en Perse, en Afghanistan et jusqu'aux approches de l'Inde et de la Chine.

Il faut l'avouer : nous avons perdu la première manche. Le dernier discours de M. de Kuhlmann abonde en vanteries de toutes sortes ; toutefois il en ressort assez clairement que le Caucase gravite maintenant dans l'orbite de l'Allemagne. Il s'est trouvé un cabinet persan au mois de mars pour demander énergiquement au gouvernement de Londres le rappel des troupes qui, au travers de l'Iran, assurent les lignes de communication de l'armée de Mésopotamie. Il n'est pas jusqu'à l'émir d'Afghanistan qui ne soit assailli de représentants germaniques chargés d'apprendre aux populations que le casque à pointe des soldats allemands est une sorte de turban nouveau modèle. Aux dernières nouvelles, l'Angleterre qui à ses milices persanes a ajouté les cosaques jadis au service russe, poussait ses troupes dans la zone jadis réservée à l'influence du tsar. Mais où sont nos agents de Géorgie et d'Arménie ? Nul ne peut répondre. Dans cette partie du monde comme dans l'autre, la guerre a surpris les possesseurs, et si nous n'y prenons garde, elle favorisera jusqu'au bout les voleurs.

PERTINAX.

(*Écho de Paris.*)

Ambitions allemandes hors d'Europe.

Dès 1865, les Anglais avaient songé à créer une ligne de chemin de fer destinée à relier la plus précieuse de leurs colonies, l'Inde, à la Méditerranée, ladite ligne partant de Syrie pour aboutir au golfe Persique (1.600 kilom.). Le trajet de 14 jours permettait d'envoyer ou de faire revenir, avec une rapidité suffisante, les troupes anglaises. La ligne ne fut pas construite; mais le projet n'a pas été abandonné.

(L'Information.)

« L'annexion de l'Egypte pendant la guerre, écrit dans la *Taegliche Rundschau* M. Karl Figdor, la création d'un Etat israélite en Palestine, la conquête du littoral de l'Arabie qui n'appartient pas encore à l'Angleterre, l'occupation d'une partie de la Mésopotamie et de la Perse, telle est la chaîne tracée par l'Angleterre pour unir à l'Inde ses possessions méditerranéennes. L'Egypte et l'Inde, ces deux bastions de la puissance anglaise, sont donc plus solides qu'ils n'ont jamais été. Si l'on veut écraser l'Empire anglais, il faut, à n'importe quel prix, rompre ce pont qu'il a jeté à travers l'Asie; car ce pont barre la route à nos desseins d'avenir vers le golfe Persique. Une Allemagne forte, vivant en paix avec le continent, n'aura pas de possibilité d'existence si l'on s'oppose systématiquement à sa pénétration vers la mer libre au sud. Aucun empire colonial africain, si grand qu'il soit, ne peut compenser pour nous le libre accès au golfe Persique. Une Perse bienveillante et une Turquie alliée nous garantissent contre le boycottage de nos adversaires et nous assurent toutes les matières premières. »

De la Germania, sur ce même sujet:

« Nous aurions tort de ne pas prendre garde en Allemagne aux deux événements récemment annoncés par l'agence Reuter: l'achèvement du pont d'El-Kantara sur le canal de Suez et l'ouverture de la voie directe Le Caire-Jérusalem, car c'est un nouvel et important anneau de la chaîne que l'Angleterre tend autour de l'Océan Indien. C'est la Turquie qui, au cours de son expédition malheureuse contre le canal de Suez, construisit la section Jérusalem-Gaza, à laquelle l'Angleterre relia son réseau lors de la prise de Gaza fin 1917. C'est un instrument politique de premier ordre, et déjà le *Times* entrevoit la jonction de la ligne du Cap au Caire avec la voie du Hedjaz et le « Bagdad ». On a dit, en Angleterre, il y a un an: « L'Allemagne gagne les batailles, l'Angleterre gagnera la guerre. » Et, si l'on considère

l'accroissement de la puissance anglaise sur l'Océan Indien depuis cette guerre, l'asservissement de la Perse, la prépondérance en Arabie, il y a vraiment lieu, pour nous, de prendre garde et de cristalliser, dans cette pensée, les nécessités que commande la situation : rompre la muraille anglaise du Cap au Caire. »

Les Allemands protègent la Transcaucasie

Ils la protègent... contre les Turcs !

Même tactique, aux deux extrémités de ce qui fut l'empire russe, en Transcaucasie comme en Finlande. En Finlande, on a déchaîné les Rouges, suppôts des extrémistes russes qui leur ont prêché l'extermination des bourgeois. Quand la Suède a offert d'intervenir, on lui a fait savoir sous main qu'elle eût à s'abstenir ; on l'a effrayée en lui dépeignant l'irritation qu'une entreprise *contre la Russie* provoquerait chez les puissances de l'Entente. L'Allemagne restait le seul recours des Finlandais ; elle s'est présentée ; son concours a été accepté ; la Finlande commence à se douter de ce qui lui en cuira.

En Transcaucasie aussi, le chaud et le froid sont soufflés de la même haleine. Par le traité de Brest-Litovsk, on contraind la Russie de restituer à la Turquie trois districts habités par des Géorgiens et des Arméniens, avec faculté — illusoire — pour ces populations de disposer librement d'elles-mêmes. La comédie met le Turc en appétit. Il empiète au-delà de la frontière stipulée : il s'y croit autorisé, puisqu'il forme l'aile droite de la pénétration germano-touranienne vers l'Asie centrale. Les Géorgiens épouvantés, abandonnés par les Arméniens qu'eux-mêmes ont mal soutenus contre les Turcs, craignant d'ailleurs d'être pris à revers par leurs ci-devant confédérés les Tatares de la Transcaucasie orientale, clament à l'aide. Ils envoient des solliciteurs à Berlin. Aussitôt le ton de la presse pangermaniste change à l'adresse des alliés ottomans.

Si le dogue turc conservait des illusions, il est temps qu'il les abandonne. On lui a montré le quartier de viande, mais le bâton l'avertit qu'il lui en sera donné à la convenance du maître et rien de plus. Qu'il se contente donc de dévorer l'Arménien : pour ce peuple actif et industrieux, pour ce peuple qui aspire à son indépendance véritable et qui se dresse ainsi comme un obstacle aux visées orientales de l'Allemagne, point de pitié ; pour quiconque n'est pas « d'une importance évidente » pour elle, l'Allemagne ne saurait éprouver le moindre intérêt, pas même une ombre de pitié.

Gazette de Lausanne, 18 juin.

FAITS ET INFORMATIONS

Une adresse des Arméniens de France à M. Georges Clemenceau

Le révérend Père Vramchabouh Kibarian, archiprêtre, au nom des colonies arméniennes de France, l'Ephorie de l'Eglise arménienne de Paris et l'Union intellectuelle arménienne de Paris, ont présenté, à l'occasion de la fête nationale française du 14 juillet, à M. Georges Clemenceau, président du Conseil, l'adresse suivante que La Voix de l'Arménie fait sienne :

En ce jour de la fête nationale de la France, qui est bien la fête de la liberté humaine, daignez agréer l'expression de fervente admiration des colonies arméniennes de France pour le noble et surhumain héroïsme avec lequel cette Patrie de la chevalerie et du libéralisme conduit la croisade du Droit contre les forces du Despotisme.

Notre peuple, qui considère la France comme sa patrie intellectuelle, qui a pour elle depuis si longtemps des sentiments de la plus vive affection et de la reconnaissance la plus profonde pour les leçons et les bienfaits qu'il en a reçus, s'est fait un honneur de participer, dans la mesure de ses forces, à cette lutte sacrée que la France mène avec ses nobles Alliés, contre l'esprit de tyrannie. Sur les champs de France et sur les monts d'Arménie, nos soldats se battent aussi bien pour la libération de notre malheureuse patrie que pour le triomphe de la pensée française, de l'esprit de justice et de liberté. Notre peuple tout entier n'espère la délivrance que du triomphe de la France et de la cause française.

Les cœurs arméniens, ceux qui sont sous la contrainte comme ceux qui vibrent dans les pays libres, sont unanimes aujourd'hui à fêter, à l'unisson des cœurs français, la fête nationale de la France, la fête de la dignité humaine, et à former les

vœux les plus ardents pour la victoire des armes libératrices de la France.

Et qu'il nous soit permis de joindre à cette expression de gratitude à la France, celle de notre profonde admiration et de notre respectueuse affection pour vous, Monsieur le Président, qui incarnez magnifiquement le courage radieux et la noble énergie de la nation française, à l'heure où sa figure resplendit de la plus haute grandeur qu'elle ait jamais manifestée.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance de nos sentiments respectueux et dévoués.

Une adresse à M. Georges Picot

A une partie de thé donnée le 14 mai dernier par l'Union Nationale Arménienne du Caire, en l'honneur de M. Georges Picot, Haut-Commissaire de la République Française en Palestine, M. le Dr. Névrouze, président de l'Union, a lu l'adresse suivante :

Monsieur le Haut-Commissaire,

Il nous est un grand réconfort, à cette heure d'épreuve nationale, de nous trouver un instant en communion avec le digne et distingué représentant de la France que nous avons l'honneur de saluer en Vous.

Vous avez toujours porté, Monsieur le Haut-Commissaire, un sincère intérêt à notre cause, et nous Vous étions déjà reconnaissants d'avoir en plus d'une occasion prouvé votre bienveillante sympathie à nos compatriotes que vous avez connus et appréciés dans des circonstances moins tragiques et plus favorables à la considération des qualités que Votre généreuse Nation a bien voulu leur reconnaître.

La sollicitude spontanée que Vous avez témoignée en Palestine à l'égard de nos réfugiés, l'ardente compassion avec laquelle Vous Vous souciez du sort des milliers de nos déportés en détresse, sont pour Vous autant de titres impérissables à notre gratitude.

Mais ce qui nous touche plus profondément, ce qui rehausse à nos yeux le prix de Votre amitié, c'est de savoir que Vous avez été le témoin fraternel non seulement de nos souffrances, mais aussi, et surtout, de l'effort que nous avons fourni dans la lutte contre l'ennemi commun, effort qui peut-être nous sera reconnu comme ayant souvent dépassé la proportion de nos ressources.

Vous Vous êtes sans doute senti frôlé par l'âme de notre race se débattant contre les plus implacables hostilités. Vous avez vécu nos espoirs et nos doutes de si près qu'en ce moment où les destinées de l'Arménie se jouent sur les confins du Caucase, Vous êtes à même, plus que tout autre, de Vous pénétrer de l'angoisse qui étreint notre cœur!

Mais quel que soit le lendemain qui nous est réservé, nous continuerons à poursuivre le chemin que l'héroïque France nous a tracé et qu'elle éclaire, maintenant comme par le passé, par sa gloire intellectuelle et sa gloire guerrière!

Je porte mon verre à la victoire des armes françaises et alliées, et à la santé du haut fonctionnaire français qui vient parmi nous comme le messager d'une proche délivrance!

Confraternité

Un acte bien touchant et qui nous semble mériter d'être connu de nos lecteurs. Il témoigne une fois de plus de l'ardent patriotisme et du profond sentiment de solidarité qui animent les enfants de l'Arménie.

Le Président de la Délégation Nationale Arménienne vient de recevoir d'un sergent arménien dans l'armée française une émouvante lettre accompagnée d'un chèque de 236 francs. C'est le produit d'une collecte faite par lui parmi les Volontaires arméniens, pour venir en aide à leurs frères qui se battent au Caucase.

Non contents de verser leur sang pour leur patrie en combattant dans les rangs alliés, ces jeunes gens s'imposent une privation et prélèvent sur leur modeste solde de soldat quelques sous pour leurs camarades de là-bas qu'accompagnent leurs pensées et leurs cœurs.

Manifestations de solidarité

Une motion arméno-arabe

On nous communique la motion suivante signée par le représentant du Grand Cherif de la Mecque, roi du Hedjaz et les délégués arabes et arméniens, à une réunion tenue au Caire :

Les délégués de la Colonie Arménienne d'Egypte, réunis avec les leaders arabes chérifiens, à l'occasion d'un five o'clock de l'Union Nationale Arménienne en l'honneur du Représentant du roi du Hedjaz, le 13 mai 1918;

Se déclarent solidaires dans la lutte contre les tyrans sanguinaires de Stamboul, lutte poursuivie sous les auspices de la Grande-Bretagne et de ses Alliés, champions de la cause du droit et de la liberté.

Expriment leurs sympathies mutuelles comme représentants de deux races antiques qui furent les pionniers de la culture en Orient.

Adressent au Libérateur de l'Arabie, Sa Majesté Hussein, ainsi qu'à ses valeureux combattants, l'hommage de leur admiration enthousiaste;

Forment des vœux ardents pour l'avenir de l'Arabie et de l'Arménie dont les liens d'amitié seront cimentés dans les épreuves de la guerre par une coopération de plus en plus étroite.

L'Anniversaire de l'Indépendance Arabe

L'anniversaire de l'indépendance arabe qui a été célébré officiellement au Caire, a été une occasion de plus pour les peuples arabe et arménien de se communiquer l'expression franche et cordiale des sentiments dont ils sont mutuellement animés.

Des réceptions officielles ont eu lieu à l'agence du Gouvernement du roi du Hedjaz au Caire, auxquelles assistaient les agents diplomatiques des puissances alliées et les principales notabilités des différentes colonies européennes du Caire.

Des discours ont été prononcés et des télégrammes échangés un peu partout, dans toutes les colonies entre les représentants des deux peuples, exprimant la confiance que l'Arménie si longtemps accablée sous le joug des Turcs, sera complètement libérée du despotisme qui en a martyrisé la population et jouira de toute la liberté à laquelle elle a droit.

Voici à ce sujet le télégramme adressé à l'Agent diplomatique du Gouvernement du roi du Hedjaz par le parti Hentchakiste Social Démocrate du Caire à l'occasion de cet anniversaire :

« A S. E. Fouad El Khatib :

« A l'occasion anniversaire indépendance arabe, Parti Hentchakiste social démocrate arménien exprime sa vive sympathie et sa reconnaissance envers brave peuple arabe formant vœux ardents pour son bien-être, sa prospérité et triomphe final notre cause commune sur tyrannie qui, comme un cauchemar, pèse sur nations éprises de l'amour liberté, civilisation, progrès! »

Le représentant du gouvernement arabe a immédiatement répondu en ces termes :

« Colonie arabe, réunie à l'Agence Arabe, me charge adresser à votre parti chaleureux remerciements pour sympathies, souhaits. Combattons solidairement tyrannie jusqu'à réalisation nos aspirations nationales. »

Syrie

Une lettre de M. Stephen Pichon

En réponse à une motion votée, à l'unanimité, par les membres du Comité central syrien, réunis en assemblée générale le 23 mai 1918, M. Stephen Pichon, Ministre des Affaires Etrangères, a adressé à M. Chekri Ganem, président du Comité, la lettre suivante dont l'importance n'échappera à personne :

Paris, le 14 juin 1918.

Monsieur le Président,

J'ai accueilli avec satisfaction les sentiments dont les membres du Comité central syrien, réunis en assemblée, vous ont chargé de me transmettre l'expression élevée. De pareilles manifestations ne peuvent, en effet, que resserrer davantage encore les liens unissant la France et la Syrie. Cette mutuelle confiance, cette collaboration

loyale et persévérante et ces engagements réciproques à demeurer fidèles à la même cause sont nécessaires pour favoriser le succès des aspirations longtemps contenues et établir, sur des bases solides, l'œuvre ainsi réalisée. Je vous remercie de m'avoir, au nom du Comité central syrien, donné, de cette communauté d'idées et de convictions, un nouveau témoignage qui consacre l'intimité des sentiments de la généralité des Syriens dans les graves conjonctures présentes.

Le Gouvernement de la République, fermement résolu, de son côté, à accomplir, dans sa plénitude, la mission civilisatrice traditionnellement dévolue à sa généreuse activité, mettra au service de la cause qu'elle a faite sienne, son expérience de la vie, politique et sociale, sa connaissance des questions ethniques et des nécessités locales en Syrie pour y assurer, avec le concours des populations, l'établissement, sous son égide tutélaire et avec sa garantie désintéressée, d'un régime d'ordre, de justice et de liberté.

Agréez, etc.

Les événements du Caucase

Version turque

Nous reproduisons ci-dessous un extrait du numéro du 31 mai du journal turc Tanine, publiée à Constantinople : c'est une interview donnée à ce journal par Rouchène bey, une des notabilités turques du Caucase « délégué du peuple », qui est arrivée avec quelques compagnons à Constantinople « pour implorer l'aide militaire du gouvernement turc pour la défense, contre les oppresseurs arméniens, du peuple martyr turc qui attend impatiemment l'apparition du drapeau ottoman ». C'est la version turque pour les événements du Caucase. Rouchène bey, avec une générosité patriotique, élève le nombre des Turcs (Tartares) de la Transcaucasie à 4 millions et demi ! Ceux qui savent comment on écrit l'histoire en Turquie n'éprouveront pas beaucoup de difficulté à démêler dans ce récit la vérité et le mensonge :

Les Arméniens, qui se dissimulent sous le nom de bolcheviks, ont conçu le plan monstrueux de massacrer les Turcs (1). Le gouvernement tsarien avait désarmé les Turcs qui, de la sorte, n'avaient

(1) Il s'agit des Tartares de la Transcaucasie.

point d'armes, tandis que le même gouvernement avait armé et organisé les Arméniens qu'il avait ramassés d'un peu partout (1).

L'armée bolchevik en dissolution a livré toutes ses munitions aux Arméniens. Et maintenant les terres chéries du Caucase, floriées par les Turcs, ont été teintes en rouge. Les Arméniens s'efforcent tout particulièrement de devenir maîtres de Bakou, centre économique du Caucase, où sont concentrés les millionnaires turcs. C'est le moment de vie et de mort pour nous.

Jusqu'au 8 avril, la République de la Transcaucasie avait pour président Guéguetchgori qui avait entamé des négociations de paix avec la Turquie à Trébizonde. Le gouvernement turc avait exigé, aux termes du traité de Brest-Litovsk, la rétrocession des provinces de Batoum, Kars et Ardahan, et il insistait sur cette demande. Là-dessus, la diète du Caucase fut convoquée par le gouvernement en séance extraordinaire. L'ordre du jour portait : « Devons-nous rétrocéder à la Turquie les trois *sandjaks* (provinces) occupés par la Russie à la suite de la guerre de 1876 ? » La Diète se composait de députés turcs, géorgiens, arméniens, russes et juifs, dont le nombre respectif était réparti comme suit : 44, 33, 14, 1 et 1 (2).

Naturellement, les musulmans étaient en faveur des réclamations du gouvernement turc, tandis que les Géorgiens, les Arméniens, les Russes et les Juifs réunirent leurs voix et, à une majorité de 3 ou 4 voix, ont adopté le point de vue du président Guéguetchgori, à savoir, qu'on ne devait pas rétrocéder les trois provinces. Mais vous ne devez pas conclure de ce fait que les Géorgiens sont contre les Turcs, attendu que ces 33 délégués géorgiens ne représentent pas la Géorgie : ils ont été élus sous la pression des Bolcheviks.

C'était donc le refus des demandes turques et la continuation de la guerre. A la suite de cette décision, les délégués aux pourparlers de paix à Trébizonde furent révoqués. Tchekhenkelli, un des délégués à la conférence de Trébizonde et président de l'Assemblée nationale

(1) Comme s'il n'existait point une population arménienne en Transcaucasie...

(2) Il convient de noter que, d'après les déclarations du professeur Bernstein à la *Vossische Zeitung*, la composition de la Diète était la suivante : 37 mencheviks (Géorgiens), 33 Moussawat (musulmans), 31 Daschnak (Arméniens), 2 fédéralistes (Géorgiens), 1 démocrate-national (?) 1 cadet russe, 4 socialistes-révolutionnaires (Juifs ou Russes) et 6 démocrates musulmans. Bernstein est le représentant de la colonie allemande et l'agent du gouvernement allemand. Il a eu son influence dans les pourparlers de paix de Batoum ; ensuite il a été à Constantinople et il se trouve actuellement à Berlin. Autre considération digne de remarque : Bernstein divise les Moussawat, c'est-à-dire les Tartares, en deux groupes, les panturquistes et les germanophiles.

géorgienne, à son retour à Tiflis, convoqua l'Assemblée en séance, y exposa la situation et réussit à en convaincre la majorité de l'opportunité d'arriver à un accord avec la Turquie. La presse géorgienne commença aussi à soutenir cette politique et à attaquer Guéguetchgori. Le journal *Vozrojténie* (1) écrivait : « Nous ne voulons pas faire la guerre avec la Turquie; nous n'avons ni armes ni munitions; le bolchévisme est répandu dans l'armée. » Le cabinet Guéguetchgori dut démissionner : d'abord les cinq membres turcs donnèrent leur démission. En présence de cette situation, la Diète fut convoquée en séance extraordinaire. Dans la salle, dans les loges et aux abords du palais une foule immense attendait quelle serait la décision. Les délibérations qui commencèrent dans l'après-midi du 9 avril durèrent jusqu'à deux heures du matin. A cette heure, par 80 voix contre 3, le traité de Brest-Litovsk fut adopté, en même temps que fut proclamée l'indépendance du Caucase, qui, jusque-là, n'avait pas officiellement rompu ses relations avec la Russie. Tchekhenkelli, partisan de la paix, reçut le mandat de former le nouveau cabinet où entrèrent les cinq membres turcs de l'ancien cabinet, trois Arméniens dachnakistes et quatre représentants des Géorgiens dont l'un est aussi Arménien. Les ministres turcs sont : Khan Khoïsgui, ministre de la justice, Nessib bey Youssouf, ministre de l'instruction publique, Melik bey Arslanoff, ministre des voies et communications, Haïdaroff, ministre du contrôle, et Hadjinski, ministre des postes et télégraphes. Pour reprendre les pourparlers de paix à la conférence de Batoum, fut élue une délégation composée de deux Turcs, deux Arméniens et deux Géorgiens. Les délégués arméniens sont : Khatisian et Katchaznouni. Cette délégation partit de Tiflis pour Batoum le 6 mai.

Rouchène bey n'a rien à dire sur les pourparlers de Batoum, ayant entre temps quitté le Caucase. Voici maintenant sous quel jour il présente les événements de Bakou :

Après la désagrégation du front occidental [russe, les troupes arméniennes commencèrent à arriver à Bakou pour rentrer dans leurs foyers; celles qui étaient sur le front de la Perse arrivaient également par la voie de la mer Caspienne. Ces troupes n'osèrent pas passer à Tiflis, *parce qu'elles craignaient des représailles de la*

(1) La « Vozrojténie » est un journal géorgien turcophile à la solde des Turcs, publié en langue russe.

part des populations musulmanes des deux côtés de la voie ferrée (1). Pareillement les troupes russes qui se trouvaient à Bakou ne purent passer en Russie, *parce que le Caucase septentrional interdit leur passage* (2). Les troupes russes étaient peu nombreuses, tandis que le nombre des troupes arméniennes dépassait 10.000. Un bolchevik arménien du nom de Chahoumian avait été nommé par Lénine comme président bolcheviste au Caucase méridional. Celui-ci travaillait apparemment à soumettre le gouvernement du Caucase aux Bolcheviks, mais son dessein réel était de fonder dans le Caucase un gouvernement arménien. Chahoumian alla à Tiflis où il publia dans les journaux une déclaration invitant la population à reconnaître son autorité. Le gouvernement ordonna son arrestation, mais il parvint, avec le concours des Arméniens, à s'échapper à Bakou où, aidé par les troupes arméniennes, il se mit à organiser le massacre général des musulmans, ce qui donna lieu aux désordres qui éclatèrent à Bakou.

Les Arméniens *martyrisèrent* de nombreux musulmans. C'était un complot ourdi ouvertement contre les musulmans : d'ailleurs, on avait arboré des drapeaux sur les maisons des Arméniens et des Juifs en signe de protection. Lorsque les Arméniens et les bolcheviks s'emparèrent de Bakou, ils recueillirent de la population musulmane 50 millions de roubles comme indemnité de guerre. Ils incendièrent les quartiers musulmans et les locaux de l'institution islamique « Ismaïleh » qui avaient coûté des millions. Ils arrêtaient et emprisonnèrent le multi-millionnaire Zeinalabedine (Taghief) et d'autres notables musulmans; ils ravirent les bijoux, l'argent et les biens des musulmans. Les fonds des musulmans déposés dans les banques furent confisqués au nom du gouvernement bolchevik et furent partagés entre les Bolcheviks et les Arméniens; tous les dépôts de pétrole ont passé entre leurs mains.

(1) Pourquoi les soldats arméniens regagnant leurs foyers auraient-ils eu ces appréhensions si les tartares n'avaient pas ouvert, les premiers, les hostilités contre l'élément arménien ? Les paroles que nous reproduisons *en italiques* ne constituent-elles pas un aveu indirect de la responsabilité tartare de la lutte fratricide qui a ensanglanté le Caucase ?

(2) La population du Caucase septentrional étant composée pour la plupart d'éléments musulmans, l'analogie de son attitude envers les troupes russes retournant de la Perse avec celle des musulmans du Caucase méridional est des plus significatives. D'ailleurs nous avons entre les mains des documents et des coupures de journaux transcaucasiens qui prouvent à l'évidence, qu'aussitôt après la chute du gouvernement provisoire, et en dépit de tous les efforts des Arméniens pour arriver à une entente avec eux, les Tartares du Caucase se sont soulevés partout et ont mis le pays à feu et à sang.

Les Bolcheviks et les Arméniens envoyèrent, deux jours avant les troubles de Bakou, deux mille hommes armés de canons et de mitrailleuses sur Chirwan (district de Noukhi). Comme vous le savez, Chirwan est une région musulmane où les Arméniens sont peu nombreux. Lorsque les musulmans apprirent l'approche de ces troupes, ils s'organisèrent immédiatement pour la défense. Les Arméniens hissèrent trahitiquement le drapeau blanc; des délégués des deux côtés se rencontrèrent, et les Arméniens déclarèrent qu'ils n'avaient aucune intention hostile à l'égard des musulmans et qu'ils ne voulaient entrer dans la ville que pour prendre du repos. C'est ainsi qu'ils trompèrent la population musulmane; pendant la nuit ces scélérats cernèrent à l'improviste les maisons musulmanes; ils enfoncèrent les portes et pénétrant dans les maisons, tuèrent ceux des musulmans qui tombèrent entre leurs mains et procédèrent au pillage. A la suite de cette attaque nocturne une partie des musulmans fut martyrisée, le reste prenant la fuite. A la nouvelle de ces événements, les habitants des villages musulmans des alentours s'armèrent contre les Arméniens, les écrasèrent et sauvèrent le Chirwan. Mais les Arméniens, ayant reçu des renforts de Bakou, s'emparèrent de nouveau de Chirwan et cette fois-ci, ils rasèrent les quartiers musulmans. Les musulmans se réfugièrent dans les montagnes des environs et continuèrent à lutter contre les Arméniens pour les empêcher d'avancer plus loin. Sur ces entrefaites, les montagnards musulmans de Demirkhan-Choura ont expédié sur Bakou une force régulière, et c'est elle qui depuis un mois et demi se bat aux environs de Bakou contre les Arméniens et les Bolcheviks. Voilà la situation du Caucase à l'heure présente (1).

Dans le Tanine du 1^{er} juin on trouve également un appel sur le même ton; il y est dit entre autres choses :

Les bandes arméniennes, grâce aux inépuisables munitions qu'elles ont héritées des Russes, luttent contre les troupes ottomanes arrivant à la défense des Turcs (Tartares). Elles parcourent les districts d'Erivan, d'Elizabetopol, de Bakou et de Chirwan et, avec les excellents canons, mitrailleuses et baïonnettes dont ils disposent, massacrent impitoyablement les Turcs désarmés par les Russes et font couler comme un torrent leur sang innocent sur le sol de leur

(1) C'est-à-dire, dans le mois de mai 1918. Nous connaissons par les dépêches la suite de ces événements : l'arrivée de renforts bolcheviques des régions transcapiennes et la défaite des Tartares.

chère patrie, incendient leurs propriétés, commettent des pillages et des atrocités.

Les lecteurs sauront mesurer à leur juste valeur ces descriptions pathétiques où les Turcs (Tartares) sont représentés comme d'innocents agneaux, victimes de la férocité des loups arméniens. C'est une littérature nouvelle à laquelle les lecteurs européens étaient jusqu'ici peu accoutumés. Elle n'en fait que plus clairement ressortir l'âpreté des luttes intestines au Caucase, entre les Arméniens se plaçant strictement sur le terrain de légitime défense et les Tartares qui, soudoyés par les agents turco-allemands, voulurent les frapper par derrière pour affaiblir la résistance qu'ils auraient pu offrir aux armées régulières des envahisseurs turcs.

Après avoir lu ces lignes, on comprendra comment le gouvernement ottoman dont on connaît les dispositions envers la nation arménienne, se plaît à reconnaître, au travers de ses desseins pantouraniens, la constitution d'un « Etat indépendant arménien ».

La lutte au Caucase

La résistance arménienne

Une victoire arménienne

Les Agences ont communiqué le 25 juin la dépêche suivante datée de Moscou le 8 juin (retardée en transmission) :

— Le Comité central arménien de Tiflis communique que la Géorgie a pris la décision de continuer la guerre avec la Turquie.

Les voies ferrées transcaucasiennes se trouvent sous la garde des Allemands.

Les unités arméniennes ont battu à plate couture les Turcs et développent leurs succès refoulant l'ennemi vers la frontière.

Les masses du peuple arménien sont animées d'un enthousiasme révolutionnaire élevé.

Communiqué officiel turc

Constantinople, 24 juin. — A l'est, aux environs du lac d'Ourmia, nos troupes ont occupé Dilman. La situation est inchangée sur les autres fronts, après un combat avec les bandes soutenues par l'ennemi (?).

Un épisode de la lutte des Arméniens contre les Turcs

Londres, 29 juin. — Une dépêche de Tabriz annonce que le patriarche nestorien Mar Cham'oun, a été assassiné par les Turcs. Il avait quitté son siège, à Kochan, dans la province de Hakkari en Arménie, lors de l'invasion turque et s'était réfugié en Perse avec ses fidèles. Il organisa alors un régiment recruté parmi les Nestoriens et se mit à sa tête pour arrêter, en coopération avec les forces arméniennes, la marche des Turcs et des Kurdes. Il avait à peine trente ans et avait succédé à son oncle à l'âge de dix-huit ans. La dignité patriarcale est héréditaire dans la famille. Le patriarche est célibataire ; c'est parmi ses neveux ou autres parents à leur défaut qu'il se choisit un successeur. Il est le chef spirituel et politique de sa communauté.

Les bolcheviks à Bakou

Stockholm, 30 juin. — Skobelev, ancien ministre du travail, est rentré à Petrograd retour d'un voyage au Caucase. Il a déclaré que les maximalistes se maintiennent seulement à Bakou, où ils redoutent l'invasion allemande et turque. Skobelev prévoit la création d'un gouvernement arménien ententophile à Erivan, puis d'une république musulmane, au nord de la Perse et à l'est du Caucase. Quant à la Géorgie, elle est déjà constituée en un gouvernement traître à la Russie.

M. Tcheidze, ancien président du Soviet, et M. Tchekhenkelli, ministre Géorgien des affaires étrangères se trouvent à Berlin. Tchekhenkelli, ancien député à la Douma, accusé de détournements, est l'objet de mépris de la part de son propre parti.

L'Allemagne a envoyé à Tiflis comme ambassadeur, le comte Schoulenberg.

L'exploitation du naphte de Bakou a cessé depuis quinze jours. La population mange des noix à défaut de pain. Skobelev affirme qu'un pouvoir fort populaire réunirait vite le nouveau Caucase à la Russie.

(Information.)

Les Arméniens occupent Erivan

Amsterdam, 5 juillet. — Un télégramme du *Lokal Anzeiger* cite un journal de Kief qui signale de Tiflis que des forces arméniennes, au nombre de 25.000 hommes, ont occupé Erivan, à 173 milles au sud-ouest de Tiflis.

On annonce que les relations entre les Turcs et les Arméniens ont encore empiré récemment. (Havas.)

— *Le Times reçoit de son correspondant particulier à La Haye, à la date du 4 juillet, une dépêche de la même teneur.*

Les Turcs à Alexandropol

Moscou, 5 juillet. — Selon les communications de Bakou, le commandant turc de l'arrondissement d'Alexandropol a fait fusiller plusieurs Arméniens connus pour leur propagande en faveur de l'idée d'une guerre contre la Turquie.

Bacou assiégé par les montagnards

— *La Press Association communique aux journaux anglais la dépêche suivante :*

Amsterdam, 7 juillet. — D'après des renseignements de Bakou à la *Volkszeitung*, la ville de Bakou serait assiégée par les montagnards musulmans et les Arméniens auraient subi de graves défaites aux environs de cette ville.

..

D'après nos informations particulières coïncidant à la même date, dans les luttes acharnées qui se sont poursuivies autour de Bakou, les Arméniens, aidés par les bolcheviks, ont fini par avoir raison de Tartares.

Les troupes anglaises avançant à travers la Perse dans le but d'aider le gouvernement persan à chasser les Turcs du territoire d'Azerbaïdjan et de leur barrer la route de la Caspienne, sont arrivées à Recht après avoir écrasé la résistance des insurgés Djenguéli.

..

— *Le Temps résume ainsi la situation militaire au Caucase :*

La situation au Caucase et dans la région avoisinante de la Perse continue à être aussi troublée qu'auparavant. Le seul fait qui se dégage nettement, ce sont les ambitions démesurées des Turcs, ambitions que leurs alliés allemands eux-mêmes ne pouvaient décemment approuver. Non contents d'avoir occupé les territoires caucasiens compris dans la frontière de 1878, ils s'étaient avancés un peu de tous côtés, profitant de leur nombre et de leur organisation pour briser toute résistance. En effet, les populations du Caucase, divisées entre elles et luttant contre les troupes bolchevistes, constituaient pour les troupes jeunes-turques un faible obstacle. Heureusement

qu'elles ont fini par s'apercevoir du danger qui les menaçait. Une dépêche de notre correspondant de Petrograd nous annonce que les Arméniens se sont joints aux maximalistes pour résister aux Turcs qui se trouvent à Batoum et qui se sont déjà emparés de la moitié du canal pétrolifère qui va de cette dernière ville à Bakou. Grâce à cette concentration, l'autre moitié du canal est sauvée et les Turcs, ainsi devenus numériquement inférieurs, ont arrêté leur marche.

Le conseil national de Bakou fait en ce moment de grands efforts pour sauver la ville ainsi que la province du Caucase oriental.

On espère que cette tentative sera secondée par les populations qui habitent le Caucase septentrional.

Nos dépêches particulières

Nous donnons maintenant les dépêches particulières de nos correspondants :

Téhéran, le 18 juin. — Le gouvernement de Tiflis, ayant à sa tête Tchekhenkelli, est arrivé à une entente avec les gouvernements allemand et turc, et le Caucase occidental se trouve entièrement sous leur influence; mais le Conseil National Arménien de Bakou a décidé de tout faire pour sauver Bakou et le Caucase oriental. On espère que cette tentative sera secondée par les populations qui habitent le Caucase septentrional. Les forces arméniennes à Bakou s'élèvent à 10.000 hommes et les forces russes à 15.000 hommes. Il est à espérer que ces forces pourront rétablir la communication avec Tiflis. Trois mille réfugiés Arméniens de Van ainsi que des Nestoriens opposent une résistance efficace aux Turcs.

Téhéran, 30 juin. — Les troupes arméniennes continuent à résister à l'avance des Turcs, en dehors même des limites assignées par le traité de Brest-Litovsk.

Les Arméniens du Caucase résistent sur trois fronts : à Hadji-Khalil; à Erivan, sous le commandement d'Andranik, et à Alexandropol. Le général Bicharakoff est en train de porter secours aux troupes de Hadji-Khalil. On espère s'emparer d'Elizabethtopol et alors effectuer la jonction des trois armées.

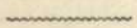
..

Enfin, les informations suivantes que le *Temps* reçoit d'autres sources, confirment les nouvelles données par nos correspondants :

Malgré le rapprochement plus apparent que sincère, qui semble s'être produit entre les Turcs et les populations du Caucase, par la réunion de la conférence de Constantinople, la lutte se poursuit le long de la voie ferrée qui relie Batoum à Bakou. Un télégramme de Moscou, suivant des rapports reçus de Bakou, annonce que les forces des Soviets ont avancé dans le Caucase et se sont emparées d'Avlach. Les Russes tiennent encore la région de Bakou; mais la principale résistance provient des volontaires arméniens, qui continuent à se battre avec l'énergie du désespoir. Une dépêche de Bakou, communiquée par l'agence Radio, présente la situation avec quelque optimisme.

Les forces arméniennes, suivant cette information, résistent sur trois fronts, à Hadji-Kaboul, station du Transcaucasien, au sud-est de Bakou, à Erivan, et à Alexandropol. Leurs efforts tendent à s'emparer de la ville d'Elisavethpol, pour opérer leur jonction et tenir toute la voie ferrée.

Du côté de Batoum, la situation est moins brillante. Les Turcs sont maîtres de la région.



Les Allemands au Caucase

Débarquement allemand sur le littoral de la mer Noire

Londres, 26 juin. — L'Agence Reuter reçoit la dépêche suivante de Moscou, du 18 juin :

Le gouvernement maximaliste annonce que les Allemands ont débarqué trois mille hommes d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie dans un port de la mer Noire.

Le Bureau de la presse indique que cette opération s'est effectuée sous la protection d'un croiseur, d'un torpilleur et d'un sous-marin.

Les Allemands occuperaient Tiflis

Londres, 1^{er} juillet. — De Moscou, on télégraphie à l'Exchange Telegraph qu'en raison de l'avance continue des Allemands dans la région du Caucase, la convention du peuple réunie récemment à Vladicaucase a résolu d'organiser immédiatement une armée de défense et a ordonné la mobilisation générale.

Les Allemands ont occupé Tiflis, et des officiers allemands forment actuellement des corps de prisonniers austro-allemands.

Autre prétexte à intervention

Lausanne, 8 juillet. — *D'après la Gazette de Francfort, la situation est lamentable à Bakou. Cette ville manque de pain depuis trois mois, les canalisations d'eau sont coupées et l'anarchie y est complète.*

Le journal, après avoir exposé la situation désespérée dans laquelle se trouvent également plusieurs autres villes russes, dit que la nécessité d'une intervention armée de l'Allemagne s'impose à bref délai.

En Géorgie

La Géorgie Indépendante

Les négociations de paix entre la Turquie et la République transcaucasienne, commencées à Trébizonde et, après une courte interruption, reprises à Batoum, loin d'apporter la paix, n'ont servi qu'à accentuer les divergences de vues et les discordes qui séparaient les trois éléments principaux dont se compose la Transcasie : les Arméniens étaient nettement ententophiles, les Géorgiens, d'abord hésitants, alléchés par les promesses allemandes, accusaient des tendances de plus en plus germanophiles, tandis que les Tartares, imbus d'idées pantouraniennes et panislamiques, étaient de simples instruments entre les mains des Turcs. D'autre part, pendant les négociations, des expéditions de troupes turques occupèrent des régions entières de l'Arménie russe et le territoire tartare du sud-est. Dans ces conditions la République fédérative transcaucasienne était devenue une fiction : le Parlement mixte fut dissous.

Les Géorgiens proclamèrent, les premiers, leur indépendance et cherchent maintenant l'appui des Allemands contre l'oppression des Turcs. L'orientation allemande ne les a pas, pourtant, prévenus, jusqu'ici, de se voir obligés de céder le district d'Akhalkalaki aux Turcs. En effet, d'après une interview avec le représentant géorgien à Berlin, publiée dans le *Vorwaerts*, un compte rendu radiotélégraphique a été reçu de Tiflis, annonçant qu'un traité de paix a été signé avec les Géorgiens. Aux termes de ce traité, le district d'Akhalkalaki, appartenant au gouvernement de Tiflis, a été cédé à la Turquie, en violation du traité de Brest-Litovsk.

On a déjà signalé l'arrivée à Berlin d'une délégation géorgienne présidée par le ministre des Affaires étrangères de Géorgie, M. Tchekhenkelli. Le 28 juin est arrivé également à Berlin, en même temps que l'ambassadeur de Turquie Hakki pacha, l'ancien président de la République transcaucasienne, Gueguetchkori. Les conversations qui vont avoir lieu entre ces personnages et le gouvernement allemand ont été annoncées par M. de Kühlmann dans son discours de la semaine dernière.

En attendant, le ministre-président de Géorgie, M. Ramischwilli, a quitté le pouvoir. Le président du Parlement, M. Noé Dchordania, a assumé la présidence du cabinet. C'est un simple changement de personnes qui ne modifiera pas le caractère du nouveau gouvernement; le nouveau ministre-président a de nombreuses attaches en Allemagne.

M. Ramischwilli continuera de faire partie du cabinet comme ministre de l'Intérieur.

En Arménie russe

L'Arménie russe proclame son indépendance

Comme suite inévitable de l'attitude prise par la Géorgie, l'Arménie caucasienne a déclaré à son tour son indépendance constitutionnelle. Le ministre-président est M. Katchaznoui; le ministre des Affaires Etrangères, Dr Khatissian.

Suivant une dépêche émanant du service de propagande autrichienne, parue dans le *Temps* du 27 juin, le conseil national tartare a aussi proclamé, *avec l'approbation de l'Allemagne et de la Turquie*, l'indépendance du gouvernement de Bakou et d'une partie du gouvernement d'Elisabethpol — avec Bakou comme capitale.

L'Allemagne et la Turquie se seraient également déclarées prêtes à reconnaître l'indépendance d'une République arménienne comprenant les portions des gouvernements d'Erivan, d'Elisabethpol et de Tiflis, avec Erivan comme capitale.

On lira avec intérêt à ce sujet, les déclarations de M. de Kühlmann à la séance du 24 juin du Reichstag, que l'on trouvera citées et commentées dans l'article de fonds de notre présent numéro.

Les trois Républiques caucasiennes et les négociations avec la Turquie

Après la Constitution des trois Républiques caucasiennes, les pourparlers de paix entre ces trois Etats et la Turquie furent repris, cette fois-ci à Constantinople.

Trente-deux délégués des gouvernements du Caucase méridional sont arrivés le 19 juin à Constantinople pour conférer sur la paix et discuter les questions transcaucasiennes en suspens. Le *leader* de la délégation géorgienne est M. Guéguetchgori. A la tête de la délégation arménienne est placé le président du Conseil National arménien, M. Aharonian; en font partie le ministre des Affaires étrangères, M. Khatissian, et l'ancien député à la Douma, M. Papadjanian.

Protestation arménienne auprès de l'Allemagne

Bâle, 27 juin. — On mande de Constantinople au *Berliner Tageblatt*, qu'une délégation arménienne s'est rendue samedi auprès de l'ambassadeur allemand pour protester contre les cruautés commises par les soldats turcs.

Une interview de M. Khatissian

Nous reproduisons sous toutes réserves les déclarations suivantes qu'aurait faites au correspondant de la Politische Korrespondenz, de Vienne, M. Khatissian, ministre des affaires étrangères de l'Etat arménien du Caucase, actuellement à Constantinople :

J'ai été ministre des Finances du gouvernement de la Transcaucasie, dont l'indépendance, vous le savez, fut proclamée le 9 avril. Au cours des négociations que nous eûmes à Batoum avec Halil bey, nous nous aperçûmes que les trois nations du Caucase méridional ne pourraient jamais vivre ensemble. Le 27 mai, nous avons proclamé la dissolution de la République transcaucasienne et nous, sommes rentrés à Tiflis. Durant les dernières journées du mois de mai fut proclamé l'indépendance de la République arménienne, de la République géorgienne et de la République tartare. En Arménie, l'Assemblée nationale est représentée par la Diète arménienne. Le chef du gouvernement est le leader du parti social-révolutionnaire

M. Katchaznouni. Chacune des Républiques a signé, le 4 juillet, trois traités avec Halil bey :

1° Un traité de paix en 14 articles, par lequel la Turquie reconnaît l'indépendance et accepte les relations diplomatiques consulaires ;

2° Un traité de commerce par lequel les parties contractantes s'assurent réciproquement le traitement de la nation la plus favorisée ;

3° Un traité relatif aux chemins de fer et à leur utilisation par la Turquie pendant la guerre.

Les frontières des trois Républiques ne sont pas encore nettement délimitées. L'Arménie aura pour capitale Erivan et ne comprendra pas d'autres cités notables. Elle possédera une superficie de 12.000 kilomètres carrés et aura 600.000 habitants. La Géorgie aura 40.000 kilomètres carrés et la République tartare en couvrira 80.000.

Relations arméno-turques

Nous reproduisons également sous réserves et à titre purement documentaire, les extraits des journaux arméniens et turcs de Constantinople que nous apporte la dépêche Havas que voici :

Bâle, 1^{er} juillet. — Le gouvernement turc a saisi le prétexte de l'arrivée à Constantinople de quelques délégués arméniens pour faire croire à une évolution fondamentale des sentiments des milieux arméniens dans un sens turcophile.

Le journal *Hairenik* cite des extraits d'un journal arménien *Puzantion* qui conseille l'oubli des anciennes dissensions dues en grande partie, dit-il, aux intrigues étrangères. Il affirme que les dirigeants arméniens seront désormais de bons voisins pour la Turquie et qu'ils cherchent le progrès et le développement de l'Arménie dans son attachement pour la Turquie, conséquence « d'une meilleure intelligence réciproque et de la perspicacité des dirigeants des deux pays ».

Un autre journal, le *Djeridei Charkiyé*, affirme que la constitution des trois Républiques du Caucase et de l'Arménie aura l'effet le plus heureux sur les relations de l'Arménie et de la Turquie. « Les Turcs oublieront le passé ; les Arméniens, de leur côté, s'attacheront sincèrement à la patrie ottomane. »

Plusieurs autres journaux turcs expriment des idées analogues, affectant de croire que les Arméniens sont désormais tout dévoués à la Turquie, que celle-ci attend avec bienveillance des preuves positives de leurs nouveaux sentiments. Ils affirment que la Turquie ne manquera pas de répondre à leur attachement pour la patrie ottomane. S'ils accomplissent leur devoir, selon la conception moderne, la Turquie ne trouvera rien à redire s'ils veulent conserver leurs particularités nationales et les développer. (Havas.)

* *

L'Echo de Paris fait suivre cette dépêche des remarques suivantes :

Dans son discours du 24 juin, M. de Kuhlmann a annoncé la prochaine réunion à Constantinople d'une conférence qui traitera notamment des questions relatives au Caucase. C'est à cette conférence que doivent se rendre les délégués arméniens dont il est question. Quant à leurs sentiments amicaux à l'égard de l'Empire ottoman, c'est beaucoup se hâter que d'en préjuger : au témoignage même de M. de Kuhlmann, l'Allemagne a dû arrêter les Turcs, qui s'avançaient dans le Caucase par trop cyniquement au delà des frontières fixées par la paix de Brest-Litovsk.

La Petite République, de son côté, conclut ses observations dans ces termes :

Encore une fois, disons que la [question arménienne ne sera pas résolue par les arguments d'une presse intéressée, et que seule la paix nous permettra de mettre au point ces problèmes délicats.

En Perse

Tabriz mis à sac par les Turcs

Londres, 21 juin.

On mande de Washington au *Times* que M. Lansing a reçu de la légation américaine de Téhéran des communications officielles résumant les rapports transmis par les consulats américain et britannique de Tabriz qui disent que cette ville a été mise à sac par les Turcs; ceux-ci se sont emparés de l'hôpital américain.

La marche de l'Invasion turque

La marche de l'invasion turque a été signalée, comme toujours, par des atrocités sans nom. Le patriarche nestorien, Mar Cham'oun, à peine âgé de trente ans, a été assassiné, et les membres de sa

communauté, qui s'étaient réfugiés là, ont été également massacrés. Mais ce qui est non moins grave, c'est que les Turcs commencent à ne plus cacher leurs prétentions sur la possession du nord de la Perse, que la complicité des jeunes-persans leur avait ouvert. On mande en effet de Bakou que le conseil national musulman, c'est-à-dire l'élément turc du Caucase, a adressé à toutes les Puissances une note annonçant l'indépendance de l'Azerbeïdjan, dont le territoire comprend également, suivant la même note, le Caucase de l'est et du sud.

L'effet de l'invasion turque n'a donc pas tardé à se faire sentir. Les Turcs se sont mis en croisade pour affranchir l'Orient. Ils ont affranchi l'Arménie, la Géorgie, le Caucase, et c'est le tour de l'Azerbeïdjan persan. Mais partout où a passé la liberté turque, les peuples ont été fauchés comme les épis mûrs. C'est un exemple que les turcophiles persans pourront méditer avant d'en ressentir pleinement les effets.

La situation dans l'Azerbeïdjan

Un démenti turc

Constantinople, 9 juillet.

Le comité des Caucasiens du Sud (*groupe des turcophiles azerbeïdjanis*) communique des protestations contre les déclarations du délégué géorgien à Berlin, Bernstein, relatives à la nécessité dans laquelle se trouveraient les Géorgiens de défendre les colons allemands se trouvant dans la province de l'Azerbeïdjan, par suite des troubles régnant dans cette province. Le comité dit que ces déclarations prouvent que Bernstein est parti pour Berlin avec des renseignements très inexacts sur la situation réelle de l'Azerbeïdjan. *Tant que l'Allemagne restera l'alliée et l'amie du califat, il est impossible qu'il existe sur terre un Turc qui prenne une attitude non amicale vis-à-vis de ses alliés.*

— *Pour une fois, les Turcs disent la vérité : leurs attentats ne sont point dirigés contre les Allemands, mais bien contre les Arméniens et les Nestoriens, contre les consulats et hôpitaux britanniques et américains...*

Le nouveau ministère persan

Le cabinet Mostaouf-i-Memalek, constitué dans la première décade du mois de juin, a eu une vie bien courte. On annonce de Téhéran, à la date du 23 juin, qu'un nouveau cabinet a

été constitué. A sa tête est Samsam-es-saltaneh, chef de l'importante tribu des Bakhtiaris et ancien président du conseil, qui prend en même temps le portefeuille de l'intérieur.

Mouchar-es-saltaneh prend les affaires étrangères.

Le nouveau ministère est formé d'éléments ententophiles.

En Turquie

Mort du Sultan Mehemed V

Le Sultan Mehemed V est mort à Constantinople le 3 juillet. Mehemed-Réchad V avait succédé à son frère Abdul-Hamid, détrôné, le 27 avril 1909. Tenu pendant longtemps en captivité par Abdul-Hamid, inconnu à son peuple qu'il ignorait lui-même, sans aucune vue politique et arrivé déjà à la vieillesse, Mehemed-Réchad eut un règne aussi obscur que l'avait été sa vie. Il fut un jouet entre les mains des Jeunes-Turcs, qui sous son règne achevèrent la désagrégation de l'Empire ottoman.

La cérémonie de l'avènement au trône du prince Vahid Eddine, sous le nom de Mehemed VI, a eu lieu en présence du prince héritier Adbul-Medjid, des princes impériaux, des ministres, des députés et des hauts fonctionnaires.

Un iradé du Sultan confirme le grand-vizir Talaat Pacha et le cheikh-ul-Islam Moussa Kiazim dans leurs fonctions.

Un incendie à Constantinople

Amsterdam, 2 juillet. — La *Vossische Zeitung* annonce qu'un grand incendie a éclaté vendredi à Kartal, près de Constantinople. Trois cents maisons, trente-cinq boutiques, une église et trois écoles ont été détruites.

Des bombes sur Constantinople

Amsterdam, 10 juillet. — On mande officiellement de Constantinople que cinq avions ennemis ont jeté des bombes sur la ville. Il n'y aurait aucun dégât.

Violente campagne contre les Jeunes-Tucs

Zurich, 3 juillet. — Suivant la *Gazette Populaire de Cologne*, on mande de Constantinople que, depuis que la censure politique a été abolie, divers journaux tels que *Ati*, *Zéman*, etc., mènent une violente campagne contre le gouvernement jeune-turc.

Chukri Bey, ancien ministre de l'instruction publique, dirige le mouvement.

— Selon des informations parvenues de source privée à Athènes, des arrestations en masse auraient été effectuées par ordre des autorités militaires à Constantinople et dans les faubourgs. Plusieurs milliers de Grecs et de Syriens, suspects d'intelligences avec les alliés, auraient été jetés en prison. Des exécutions sommaires auraient eu lieu.

Les officiers turcs en Mésopotamie

Un médecin égyptien ayant servi sur le front turc de Mésopotamie rapporte que l'élément arabe au service de l'armée ottomane se trouve, sans distinction et constamment, exposé à la haine et au mépris des officiers jeunes-turcs. Ceux-ci sont, en outre, seuls acquéreurs de toutes les denrées alimentaires dont ils disposent à leur gré, tandis que des civils ou même des soldats endurent toutes les souffrances de la faim.

Les Grecs de Thrace et d'Asie-Mineure

Athènes, 10 juillet. — Une délégation du comité central des Grecs irrédimés de Thrace et d'Asie-Mineure a fait part au ministre des Etats-Unis de la décision des irrédimés de contribuer activement à la grande lutte libératrice.

M. Droppers a assuré la délégation que les aspirations des hellènes irrédimés trouveraient l'appui nécessaire auprès de l'Amérique.

— On mande de New-York qu'une délégation de Grecs irrédimés établis en Amérique a été reçue par le président Wilson, demandant son intervention pour améliorer le sort des Grecs irrédimés réfugiés en Grèce.

Le président a accueilli cette demande avec une grande bienveillance et a promis de faire tout le nécessaire au moment voulu. Il ajouta que prochainement un jour sera fixé dans toute l'Amérique pour une collecte au profit des réfugiés de la Thrace et de l'Asie-Mineure.

Dans la mer Noire

D'après une dépêche d'Amsterdam, 8 juillet, au *Berliner Tageblatt*, les Turcs occupent la côte de la mer Noire jusqu'à Tuapsé, à environ 128 kilomètres au sud-est de Novorossisk, et ils ont rétabli les transactions maritimes avec Batoum. Ils ont également occupé la station de Samtredi, à quelques kilomètres à l'ouest de Koutaïs.

Les relations turco-bulgares tendues

Zurich, 15 juillet. — La *Gazette de Voss* annonce que les relations entre la Turquie et la Bulgarie ont brusquement empiré. La presse turque se montre très agressive à l'égard de la Bulgarie.

Le journal berlinois cite entre autres le passage suivant extrait du journal *İkdam* :

« Aucune puissance ne s'est autant agrandie dans cette guerre que la Bulgarie. Elle a arraché des territoires à la Turquie, à la Roumanie, à la Serbie, à la Grèce, à l'Albanie. Et maintenant, nous nous heurtons à son opposition parce que nous réclamons une rectification de frontière sur la Maritza pour assurer notre existence et vivre vraiment en amitié avec notre voisine.

« Que la Bulgarie prenne garde, car son attitude peut avoir des conséquences très fâcheuses. »

Les prétentions de la Turquie

Bâle, 23 juin. — Le journal turc *Atı*, faisant ressortir que l'intervention de la Turquie dans la guerre a créé pour l'Entente cinq autres fronts et a empêché vraisemblablement l'écrasement des empires centraux, énumère les huit revendications suivantes, qui, selon lui, sont celles que présente l'opinion publique turque pour la conclusion de la paix :

1° Restitution des territoires occupés de l'Irak et de la Palestine; 2° rétablissement de la suprématie turque en Egypte; 3° l'indépendance de la Perse obtenue par l'expulsion des Anglais; 4° la mer Noire doit devenir une mer turque (et ses Etats riverains doivent être soumis à la tutelle turque). « Un prince turc en Crimée, un prince allemand en Géorgie, un archiduc autrichien en Arménie feraient d'excellents régents »; 5° la Bulgarie peut obtenir la Dobroudja septentrionale, mais elle doit restituer les deux baies de Constantza et de Dedeagatch, qui doivent devenir ports francs; 6° l'Autriche ne devra pas évacuer le nord de l'Italie tant que la Turquie n'aura pas recouvré la Cyrénaïque et le Dodécanèse; 7° la Turquie doit recouvrer la Crète; 8° le ravitaillement de la Turquie doit être assuré de la même façon que celui de l'Allemagne.

Les hommes d'état allemands doivent se rendre compte, est-il dit, que la Turquie, en fermant les Détroits, est un instrument d'un prix inappréciable pour l'Allemagne étant donné les visées de ses commerçants. S'ils songent au service que rendrait la Turquie en fermant à tout jamais les Détroits à l'Angleterre et à la Russie, les hommes d'Etat allemands devront reconnaître que les demandes turques sont des plus modérées.

L'*Atı* conclut en relevant que ces demandes sont bien plus modestes que celles des pangermanistes puisqu'elles n'envisagent même pas la restauration intégrale de la Turquie telle qu'elle existait au début du règne actuel.

